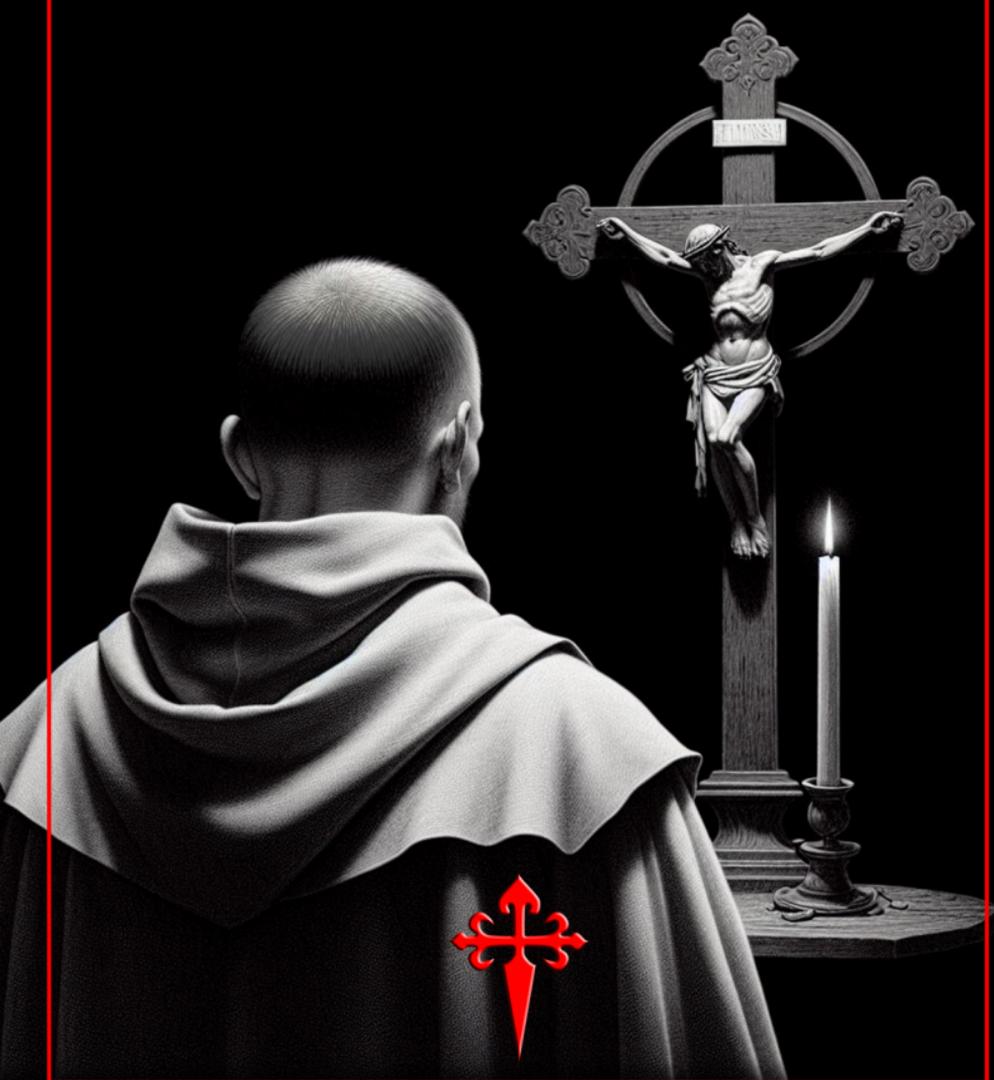


Venturin de BERGAME

# CONSEILS SPIRITUELS



**CONSEILS  
SPIRITUELS**

Venturin de BERGAME

# CONSEILS SPIRITUELS

Traduction du R.P. DE BOISSIEU, o.p.



Reconquista Press

*Conseils spirituels*

Sélection effectuée à partir de la traduction des textes de  
Venturin de Bergame publiée sous le titre *Directoire spirituel*  
par la Librairie Desclée et C<sup>ie</sup> (Paris) en 1926.

Édition numérique réalisée et mise gracieusement à  
disposition par les éditions Reconquista Press (2024).

[www.reconquistapress.com](http://www.reconquistapress.com)

## VIE DE VENTURIN DE BERGAME<sup>1</sup>

Venturin naquit à Bergame en Lombardie, le 9 avril 1304. Son père, Laurent-Dominique, tenait en cette ville la première place dans l'enseignement de la grammaire et de la philosophie : aussi sut-il joindre à l'éducation toute d'honneur et de piété qu'il donna à son fils, une instruction très développée dans toutes les branches de l'humain savoir, en quoi il se trouva fort aidé par les remarquables dispositions de l'enfant : « Génie heureux, dit de lui Tournon (*Histoire des hommes illustres de l'Ordre de saint Dominique*), il comprenait sans peine, presque sans étude, tout ce que son père voulait lui expliquer, et il n'oubliait rien de ce qu'il avait une fois gravé dans sa mémoire. » Et l'historien ajoute : « Mais, plus docile encore à la voix d'un maître intérieur, il apprit la science du salut dans l'exercice de la prière, dont il commença dès ses plus tendres années à connaître les avantages et à aimer la pratique. »

Venturin connut donc très jeune la vertu : il s'adonnait surtout à la pénitence, et pratiquait la charité envers les pauvres avec une ardeur que ses parents devaient modérer. Aussi fut-il accueilli avec joie par les Dominicains du couvent de Saint-Étienne de Bergame, lorsqu'il vint leur demander leur habit : il le reçut le 22 janvier 1319, n'ayant pas encore 15 ans, bien jeune d'années, dit son biographe italien Clementi, mais de cœur viril. Son père fut d'abord consterné de la résolution de son

---

<sup>1</sup> Biographie extraite de l'Introduction de l'ouvrage indiqué à la page précédente.

enfant et s'efforça de le ramener dans le monde ; toutefois il se laissa fléchir par la constance du novice et accorda son consentement : « Maintenant, mon bien cher enfant, lui écrivit-il, je croirais offenser Dieu si je vous contrariais encore ; je vous exhorte donc à la persévérance et à garder l'esprit de saint Dominique. Sachez que ce Saint, dont vous avez revêtu l'habit, fut après tout un homme, et par suite, si vous le voulez, vous pouvez, vous aussi, être un autre Dominique. »

Après sa profession, Venturin fut envoyé faire ses études au couvent de Saint-Thomas-Apôtre à Pavie. En 1321, il fut nommé professeur assistant au couvent Saint-Jean-Baptiste de Côme : il y resta trois ans, et y reçut les ordres mineurs et le sous-diaconat à la Pentecôte de 1328, puis le diaconat en septembre. Renvoyé à Bergame, puis à Gênes, pour le complément de ses études, il demeura trois ans dans cette ville au couvent de Saint-Dominique, y fut fait prêtre, probablement à Noël 1328, et immédiatement nommé maître des novices ; mais il n'exerça pas longtemps ces dernières fonctions : au milieu de 1330 il fut assigné à Vicence pour exercer le ministère de la prédication.

Alors commença une vie apostolique extraordinairement active et bénie de Dieu. Venturin avait 26 ans. Pendant cinq ans, sans interruption et sans repos, il porta la parole divine dans presque toute l'Italie : la Lombardie, la Toscane, les États de l'Église et de Venise, de Trévise et d'Ancône, successivement l'entendirent. Les églises n'étant pas assez grandes pour contenir la foule de ses auditeurs, il prêchait souvent dehors, et ses paroles arrivaient à tous, non pas seulement à leurs oreilles, mais aussi à leur cœur, car les conversions étaient innombrables. « On eût dit, écrit Touron, qu'il tenait les cœurs de tous ses auditeurs entre ses mains pour leur donner à son gré toutes sortes d'impressions. » Des miracles éclatants achevèrent de rendre son nom

célèbre dans toute l'Italie : son influence fut énorme, et dans ce pays si divisé alors, il en usa, œuvre bien dominicaine, dans l'intérêt de la paix, souvent avec succès, précurseur en cela de sainte Catherine de Sienne, comme il le fut à un autre point de vue de saint Vincent Ferrier.

Sa ville natale, fière de la gloire de son fils, voulut à son tour l'entendre, Venturin était à Bologne ; il en partit pour se rendre à Bergame, où il arriva le 21 septembre 1333, en compagnie du Père Nicolas de Faënza, ami inséparable dès lors, et qui devait le suivre à Rome, à Avignon, en France et en Orient, jusqu'à sa mort. Pendant près de six mois, Venturin se consacra au ministère de la prédication et de la confession, sans presque se donner le temps de voir les siens, dans les églises de la ville et dans son premier couvent. Une idée acheva alors de mûrir en son esprit, que lui avait inspirée une constatation désolante pour son âme ardente de jeune apôtre : des conversions qu'il obtenait, beaucoup étaient fragiles et sans durée, parce que le monde reprenait trop vite le pécheur revenu à Dieu. Il fallait donc garder les convertis à l'abri des tentations les plus grossières, au moins pendant quelque temps. Voici ce qu'imagina Venturin : il engagea les mieux disposés de ses auditeurs à le suivre dans un pèlerinage à Rome, pèlerinage de prière et de pénitence. Dix mille personnes, peut-être plus, de Bergame et des lieux que l'on traversa, écoutèrent cette invitation : il semble que le nombre, de 300 à 1000 au départ, s'accrut sans cesse au passage par Milan, Crémone, Ferrare, Bologne, Florence, Sienne. On partit le 5 février, et l'on arriva le 21 mars 1334. Il ne faut pas confondre cette entreprise avec celle des Flagellants, qui tourna à l'hérésie. L'ordre le plus parfait régnait parmi les pénitents de Venturin, qui passaient leurs journées dans la prière, le recueillement, et une sage et discrète pénitence, écoutant leur

prédicateur dans les villes et les bourgs où ils s'arrêtaient. Le séjour à Rome fut de douze jours, après lesquels on se sépara.

Venturin voulait retourner à Bergame, mais à Créma une inspiration le saisit, qu'il crut être de Dieu. Constaté des divisions politiques de l'Italie, il pensa que le meilleur moyen d'y mettre fin était d'organiser un *passage* en Orient, et il décida d'aller exposer au Pape, à Avignon, qu'il se faisait fort de recruter par sa parole 50 000 hommes en Italie pour une nouvelle croisade contre les Ottomans.

Jean XXII était mort en décembre 1334 ; son successeur, Benoît XII, reçut fort mal Venturin. Cependant cette idée d'une croisade était chère au nouveau Pontife, et l'humble religieux qui se présentait avec une confiance si candide devant le chef de l'Église produisit sur lui une impression plutôt favorable. Mais son pèlerinage à Rome, impolitique assurément, l'avait fait juger comme un ambitieux, et il ne put dissiper les préventions de la cour pontificale ; le Pape lui interdit de retourner en Italie, de prêcher et de confesser. Le Maître Général de l'Ordre, Hugues de Vaucemain, l'assigna d'abord au couvent de Marvéjols, dans les montagnes du Gévaudan, puis dès les premiers mois de 1336, à Tarascon, au couvent de Saint-Jean-Baptiste, et quelques semaines plus tard, à la petite résidence de Pradelles, près du Puy. Il y resta trois ans ; de là, après un court passage à Montpellier, puis à Alais où la maladie le retint quelques semaines, il fut assigné à Aubenas et y resta jusqu'à la mort de Benoît XII (avril 1342). Durant ces huit années d'exil, dit l'auteur de la *Légende*, « on ne le vit jamais triste ou troublé. Mais, retiré de toute vie extérieure, il pénétra dans le fond de son cœur, et en fermant la porte sur soi, il se mit à examiner sa maison tout autour pour voir si elle était fondée sur l'humilité, si ses murs étaient établis solidement

sur les vertus, si elle était couverte du toit de la charité, si elle n'offrait nulle part quelque fissure ou quelque brèche en livrant l'accès à l'ennemi. » Et il nota sur une feuille de papier les manquements qui lui apparurent dans sa vie passée : la lecture en offre une confession bien édifiante, qui ne laisse aucun doute sur le bon emploi que Venturin sut faire de sa retraite pour la réforme de sa vie, avec le désir d'une perfection très haute.

Clément VI, élu quelques jours après la mort de Benoît XII, rendit très vite (février 1343) à Venturin la liberté de son ministère ; le premier usage qu'il en fit fut pour prêcher à Avignon devant le Pape et sa cour, à l'édification et à la joie de tous ; puis il reprit ses courses apostoliques, d'abord en Provence, mais aussi en Dauphiné, où l'appela l'amitié très dévouée et pleine d'estime du Dauphin de Vienne Humbert II qui devait bientôt, n'ayant pas d'héritier, céder le Dauphiné au Roi de France et, plus tard, après la mort de Venturin, revêtir l'habit de saint Dominique.

Mais bientôt Clément VI, effrayé des progrès des Turcs en Anatolie, ému des maux que souffraient les chrétiens d'Orient et du danger d'apostasie auquel ils étaient exposés, résolut de faire prêcher une nouvelle croisade et délégua Venturin en Italie à cet effet (septembre 1343). Ainsi, après dix ans d'épreuves humblement supportées, l'ardent Prêcher voyait son rêve se réaliser : il n'avait pas souffert, il n'avait pas prié en vain, puisque allait lever la moisson tant désirée. Sa parole eut en Lombardie le même retentissement qu'autrefois : à sa voix, beaucoup se croisèrent. Les troupes ramassées par ses soins furent groupées à Gênes, Pise, Florence et Bologne, pendant qu'il retournait à Avignon rendre compte au Pape de sa mission et lui demander sa bénédiction. Clément VI confia à Humbert II le commandement de l'armée chrétienne, dont le départ

eut lieu en juin 1345. Venturin accompagnait le Dauphin : au passage on prit les troupes préparées, et vers la mi-octobre toute l'armée s'embarqua à Venise et alla hiverner dans l'île de Négrepont (Eubée). Mais Venturin ne put contenir son impatience : Smyrne, au pouvoir des chrétiens, était assiégée par terre par les Turcs ; il s'y rendit avec l'évêque qu'y envoyait le Pape. Il y arriva le Mercredi des Cendres 1<sup>er</sup> mars 1346, et, le 28 du même mois, il mourut d'épuisement, consumé par son ardeur et ses travaux apostoliques. Quelques semaines plus tard, en juin, Humbert, débarqué en Asie, remporta sous les murs de Smyrne une belle victoire qui délivra cette ville pour plus d'un demi-siècle, magnifique début de cette croisade qui devait finir tristement.

Venturin avait eu la mort du soldat qui tombe à l'aurore de la bataille, les yeux et l'âme pleins d'espoir et de confiance, mort désirable, mort utile, digne de ce vaillant athlète de Jésus-Christ qui aimait trop son Maître et croyait trop en Lui pour douter jamais de la victoire finale.

La plupart des historiens de Venturin lui donnent le titre de Bienheureux : l'Église ne l'a pas encore consacré, ni autorisé son culte.



# CONSEILS SPIRITUELS



## INFORMATIONS SUR LES TEXTES PRÉSENTÉS

I. Traité sur l'Esprit-Saint. — Destiné probablement aux religieuses bénédictines du monastère de Saint-André de Comps, auxquelles peut-être Venturin avait eu l'occasion d'adresser la parole lors de son voyage d'Italie à Avignon ; écrit sans doute de Marvéjols au tout début de 1336.

II. Les dix cordes de la harpe spirituelle. — Adressé probablement de Pradelles en 1336 à un religieux inconnu. Ce traité a été appelé aussi « L'échelle de la perfection ».

III. Conseils sur la persévérance et les vertus. — Adressés à une Sœur Marguerite, à la fin de 1336, de Pradelles.

IV. Les six vêtements de l'épouse du Christ. — Traité écrit le 11 juin 1336, à Pradelles, pour les religieuses de Comps.

V. Trois dangers, trois désirs, trois sujets de méditation. — Envoyé en 1339, à la suite d'une lettre plus longue dont ce texte constitue une sorte de résumé, à une jeune fille prénommée Marthe. Venturin avait réussi à la tirer d'une vie mondaine et frivole et à lui inspirer la résolution de se consacrer à Dieu.

VI. Cinq moyens pour trouver l'amour divin. — Adressé, avant 1340, aux Dominicaines du couvent d'Unterlinden, à Colmar.

VII. Deux questions sur l'humilité. — Texte destiné au Frère Dietrich de Colmar, vers 1340.

VIII. Traité du progrès spirituel. — Sans doute adressé à un religieux dominicain, peut-être le Frère Dietrich, en 1340.



## TRAITÉ SUR L'ESPRIT-SAINT

Vous m'avez demandé, ma chère fille dans le Christ, de vous mettre par écrit, en un latin clair et facile, ce que j'avais dit à vous et à d'autres moniales sur ce doux hôte de nos âmes, je veux dire l'Esprit-Saint. Voulant donc satisfaire à votre charité, je vous écris comme je vous l'ai promis, maintenant que je me trouve éloigné de vous et de mes autres chères filles dans le Christ, éloigné de corps, mais non d'esprit. Priez sans cesse l'Enfant Jésus de vous rendre parfaites dans son amour, pour que vous puissiez être une digne demeure de l'Esprit-Saint. — Donc, ma chère fille, inclinez votre oreille ; recevez d'un cœur attentif ce que je vous écris, et appliquez-vous à le faire passer dans vos actes, parce que ce n'est pas dans les paroles, mais dans les œuvres que consiste le royaume de Dieu.

À QUELLES CONDITIONS ON REÇOIT LES CONSOLATIONS DE L'ESPRIT-SAINT. — Si donc vous voulez, ô épouse du Christ, préparer votre âme à recevoir la consolation de l'Esprit-Saint, il faut d'abord que vous fuyiez toutes les autres, parce que, comme dit saint Bernard : « La consolation divine n'est pas donnée à ceux qui accueillent une consolation étrangère. » Aussi le Psalmiste déclare (Ps. LXXVI, 3 et 4) : *Mon âme a refusé de se laisser consoler ; je me suis souvenu et je me suis délecté.* C'est de cette consolation de l'Esprit-Saint que saint Bernard dit qu'elle est un baume, et qui réclame un vase bien propre. À la ressemblance donc d'un vase matériel, vous devez d'abord purifier votre âme et en

rejeter les souillures, ce qui se fait par une confession sincère et entière, et par le renoncement à tout attachement à quoi que ce soit de mondain et de périssable.

En second lieu vous devez donner à votre âme le bain d'une contrition assidue et d'une effusion de larmes ; et si vous ne pouvez avoir les larmes du corps, ayez celles du cœur, c'est-à-dire une grande colère contre vous, et beaucoup de déplaisir de votre négligence passée<sup>1</sup>.

Troisièmement, il vous faut enserrer votre âme tout autour comme un tonneau, c'est-à-dire la bander fortement avec des cercles, ce qui se fait par le ferme propos d'observer les commandements de Dieu ; et ces cercles doivent être attachés avec des baguettes flexibles, ce qui a lieu par la surveillance attentive de tous les sens du corps, et par beaucoup de soin à se garder de tous les défauts même les plus petits, et de toutes paroles oiseuses. Car c'est par des petits défauts de ce genre qu'on se laisse aller à de plus grands, de même que si l'on coupe les petits liens dont j'ai parlé, les grands cercles se relâchent et le vin se répand.

Quatrièmement, tenez le tonneau de votre âme ouvert par le haut et fermé par le bas : autrement dit, renvoyez toutes les pensées terrestres, et par les saints désirs de la méditation et de l'oraison ouvrez votre cœur à Dieu, pour qu'Il daigne y répandre le baume de sa grâce et de sa consolation.

LES SIGNES DE LA PRÉSENCE DE L'ESPRIT-SAINT. — Quant aux signes auxquels on peut reconnaître que le tonneau est plein, il y en a quatre : quand il ne peut recevoir davantage, quand frappé il ne résonne pas, quand il est fixe et difficile à remuer, quand par un trou le liquide s'échappe en abondance avec force et en

---

<sup>1</sup> Une colère qui se tourne en résolution vigoureuse et calme, sans agiter l'âme de sentiments de tristesse stérile et de découragement.

bouillonnant. À ces quatre signes, vous pouvez reconnaître que votre âme est pleine de la grâce et de la consolation de l'Esprit-Saint.

Le premier est que vous ne pouvez recevoir aucune consolation d'ailleurs, ni trouver de complaisance en aucun objet d'ici-bas, mais que tout vous est amer, et que votre seule joie et allégresse en ce monde est de pouvoir faire la volonté de votre très doux époux.

Voici le second signe : lorsque rencontrant l'injustice, ou des tourments et des afflictions, ou la maladie, vous ne ressentez pas un trouble et une impatience qui fassent résonner en vous le murmure, mais que vous supportez tout très patiemment, vous estimant digne de toute peine, et réfléchissant que si Dieu permet que de pareilles choses arrivent, c'est pour le bien de votre âme, pour l'expiation de vos péchés et l'accroissement de vos vertus.

Le troisième signe est que vous vous tenez fixe et sans bouger : c'est-à-dire quand vous avez une vraie et simple gravité dans la démarche, dans le maintien et dans tous vos mouvements.

Le quatrième signe est celui-ci : lorsque l'élan et la ferveur de votre amour font jaillir de vos lèvres des paroles saintes, des paroles dévotes, des paroles qui invitent autrui à l'amour du Crucifié, des paroles de compassion, de piété, de bienveillance et d'humilité. C'est qu'en effet *l'homme de bien tire du trésor de son cœur de bonnes choses* (Luc, VI, 45), et comme dit saint Ambroise, le langage révèle les mœurs d'un homme : tel langage, tel esprit.

LE FEU DU CIEL. — Remarquez encore, ma chère fille, que dans l'Écriture Sainte l'Esprit-Saint est appelé feu, parce qu'Il éclaire le cœur pour l'instruire, qu'Il l'échauffe à aimer, et qu'Il le purifie en enlevant la rouille des vices ; aussi le Sauveur disait, parlant du Saint-Esprit : *Je suis venu mettre le feu à la terre* (Luc, XII,

49) — Si donc vous voulez allumer ce feu dans votre âme, il faut que vous commenciez par supporter un peu de peine : comme celui qui veut allumer du feu avec des bûches humides endure l'ennui de la fumée et souffle sur le bois jusqu'à ce qu'il soit sec, ainsi devrez-vous faire jusqu'à ce que votre âme soit vidée de l'eau de tout attachement périssable et mondain, et que vous sentiez, comme une fumée qui vous pique les yeux, beaucoup de déplaisir et de chagrin des révoltes de la chair contre l'esprit. Mais quand vous vous serez donné un peu de mal en brisant votre volonté, en supportant les contrariétés avec patience et avec force, en vous méprisant pour le Christ, en dédaignant tout objet terrestre, en persévérant dans la prière, les disciplines, les veilles et autres œuvres de pénitence, alors, vous trouverez en votre âme une admirable consolation : votre esprit sera éclairé et saura tout ce qui est nécessaire au salut, votre cœur s'enflammera d'une merveilleuse ardeur de charité, qui nettoiera, consumera et purifiera toute la rouille de vos défauts.

Oh ! combien heureuse l'âme qui choisit de se donner un peu de mal pour pouvoir ensuite posséder le feu du Ciel !

Remarquez aussi, ô âme dévote, que le feu matériel, entre autres propriétés, jouit de celle de n'être jamais en repos, mais en mouvement continu et toujours ascendant. Voulez-vous donc savoir si le Saint-Esprit est en vous, examinez-vous : si vous n'êtes jamais sans rien faire, mais que continuellement vous vous occupez au service de Dieu, ordonnant toujours vos pensées, vos paroles et vos actions, avec une intention très sincère, à la gloire et à l'honneur de Dieu, à l'intérêt et à l'édification de votre prochain, c'est un signe infaillible que le feu de l'Esprit-Saint est en vous.

Ayez donc le souci, ma bien chère fille, de tourner toujours votre cœur vers Dieu, le jour et la nuit, de sorte

qu'il vous semble constamment entendre résonner à vos oreilles cette parole : *Haut les cœurs* ; à laquelle avec vérité et sans mensonge vous puissiez répondre la suite : *Nous les tenons près du Seigneur*. Que vos lèvres soient consacrées aux louanges divines ou au service du prochain ; que toutes vos actions soient ordonnées à l'amour de Dieu et du prochain ; que chaque instant vous trouve lisant, méditant, priant, occupée à quelque œuvre de charité, d'humilité ou d'obéissance, ou appliquée aux louanges divines : et par là vous pourrez connaître que le feu du divin amour est en vous, parce que, comme dit saint Grégoire, l'amour de Dieu n'est jamais oisif, il fait de grandes choses, mais s'il refuse de travailler, il n'est plus l'amour.

LES CENDRES DU FEU DU CIEL. — Le feu a cette propriété que le produit de sa combustion, les cendres, un seul enfant peut les emporter, alors que plusieurs paires de bœufs n'auraient pu traîner toutes les bûches à brûler : de même, quand l'Esprit-Saint entre dans une âme, Il fait que ce qui d'abord paraissait impossible se trouve très facile et agréable. Le feu réduit en cendre le combustible qui l'alimente : de même aussi l'Esprit-Saint, quand Il entre dans l'âme, la réduit à une grande humilité qui la fait se trouver vile et méprisable comme la cendre. Et plus une personne croît dans l'amour divin, plus elle se voit sans valeur ; car, comme dit saint Grégoire, les saints hommes, plus ils font de progrès en vertu et en mérite, plus ils découvrent de reproches à se faire.

Si donc, ma chère fille, vous êtes à ce point réduite en cendre que vous pensez avoir moins de valeur et plus de défauts que tout le monde, ayez en Dieu bon espoir que ce feu céleste opère en votre âme.

L'ENTRETIEN DU FEU CÉLESTE. — Maintenant, comment ce feu pourra-t-il se conserver dans l'âme ? Voici le moyen.

Le Seigneur parlant à Moïse lui dit : *Du feu brûlera sur mon autel, entretenu par un prêtre qui y mettra du bois chaque jour le matin et le soir* (Exode, VI, 12). Ce feu, qui fut donné du Ciel au peuple Israélite, signifie le feu de l'Esprit-Saint, qui doit brûler constamment sur l'autel de notre cœur ; et nous pourrions le conserver si, le matin et le soir, c'est-à-dire à l'époque de la prospérité et à celle de l'adversité — ou encore à la lettre, le matin en nous levant et le soir à l'heure du repos — nous mettons du bois sur l'autel de notre cœur : or par ce bois nous pouvons entendre soit le bois de la Croix du Seigneur, dont le souvenir conserve au cœur le feu de l'amour divin, soit les bienfaits de Dieu, tant personnels et particuliers que généraux. Donc, épouse du Christ, pour pouvoir entretenir et conserver ce feu céleste en votre cœur, réfléchissez très souvent que le Très-Haut vous a créée de rien ; qu'Il vous a faite non pas pierre, ni serpent, ni arbre, ni bête, mais créature raisonnable, à son image et à sa ressemblance. Et que dirai-je des bienfaits immenses, individuels et généraux, dont Il vous a comblée : aussi, mettez-vous à les méditer, et je serai bien surpris si vous ne vous enflammez pas d'amour.

Considérez aussi que le bois en question c'est le bois de la Croix, que vous devez prendre en contemplant de toute votre attention le bienfait de la rédemption de l'homme, parce que c'est là qu'est le foyer du céleste amour. Remarquez encore que le feu se conserve si on le couvre de cendre : ô élue du Christ, pour être à même de conserver sans interruption le feu divin, ayez avec vous les cendres d'une humilité très profonde, vous méprisant, vous comptant pour rien et souhaitant d'être méprisée par tout le monde ; rappelez-vous que vous êtes cendre, *et que vous retomberez en cendre* (Genèse, III, 19), et cette cendre, c'est-à-dire le souvenir de la mort, a le pouvoir de conserver le feu spirituel. Car, comme dit

saint Grégoire, celui-là a le souci de bien faire qui pense constamment à sa fin dernière. Au dire des savants qui traitent des propriétés des choses naturelles, on pourrait, sous les cendres du genévrier, conserver du feu l'espace d'une année. Ô âme bien-aimée, portez en votre cœur la cendre de ce genévrier sous lequel Élie s'est assis et endormi : c'est un arbre tout épineux, et il représente l'arbre de la Croix sur lequel le Christ eut la tête ensanglantée par les épines. Sous cette cendre donc, c'est-à-dire par la mémoire de cette passion très cruelle, vous pourrez conserver le feu du divin amour.

Considérez encore ceci : celui qui veut avoir du feu frappe du fer avec une pierre ; ainsi vous, âme bien-aimée, si vous voulez avoir le feu de l'amour, frappez votre cœur dur comme le fer avec une pierre brûlante : *or cette pierre était le Christ*, dit l'Apôtre (I Corinth., X, 14).

Remarquez aussi que celui qui veut chauffer son four y met du bois et en ferme la bouche : de même, si vous voulez que votre cœur s'enflamme au feu du divin amour, il vous faut fermer votre bouche, ne disant que peu de paroles, et raisonnables, et bien fondées, et à voix basse. Ainsi faisait le Psalmiste, qui dit de lui-même : *Je l'ai déclaré, je prendrai garde à mes voies pour ne pas pécher dans ma vie ; j'ai placé une garde à ma bouche*, et plus loin : *je suis resté muet* ; et il ajoute : *mon cœur s'est échauffé dans ma poitrine, et la méditation allumera le feu* (Ps. XXXVIII, 1-4), c'est-à-dire de l'amour divin. — Oh ! plût à Dieu que tout le monde comprît bien ces quatre versets !

Remarquez encore qu'un vase rempli d'un liquide précieux ou d'essences aromatiques, si on ne le tenait fermé du haut, très vite la vertu du liquide ou des essences se dissiperait. De la même manière, une âme a vite fait de perdre la grâce et la vertu de l'Esprit-Saint,

si tout son effort ne tend à tenir les lèvres de sa bouche fermées aux paroles superflues et oiseuses.

LE CHAR DE FEU. — Revenons à ce grand prophète du Seigneur, Élie, dont il est dit qu'il surgit comme le feu et que ses paroles brillaient comme une torche : il est écrit au livre des Rois qu'il monta au Ciel sur un char de feu. Si donc vous aussi, âme bien-aimée, vous voulez vous élever au Ciel sur le char de feu de la charité, il faut que ce char ou quadriga ait les marques de l'humilité : — 1° que vous méprisiez le monde et tout ce qu'il y a dans le monde de richesses, de plaisirs et d'honneurs ; — 2° que vous ne méprisiez aucune personne, si misérable, si pécheresse soit-elle, mais plutôt, qu'aimant les gens de bien, vous ressentiez pour les méchants une cordiale compassion ; — 3° que vous vous méprisiez vous-même et vous trouviez sans valeur, vous reconnaissant une malheureuse et une pécheresse ; — 4° que vous méprisiez d'être méprisée : c'est-à-dire que, dédaignée par les autres, vous n'en ressentiez aucun trouble, mais plutôt de la joie ; que vous désiriez et aimiez les dédains, vous attachant à ceux de qui ils vous viennent, et les servant comme vos bienfaiteurs.

Par ce quadruple exercice d'humilité, le feu de la charité habitera dans votre âme ; par son moyen vous pourrez monter au Ciel avec Élie.

Telles sont, ma chère fille, les notes que sur votre demande j'ai mises par écrit, en un style tout simple, au sujet de l'Esprit-Saint. Que, dans son ineffable bonté, Il daigne venir jusqu'à nos cœurs et établir sa demeure en nous Lui qui vit et règne, Dieu avec le Père et le Fils dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Venez, Esprit-Saint, emplissez les cœurs de vos fidèles et allumez-y le feu de votre amour. Ainsi soit-il.



## II

### LES DIX CORDES DE LA HARPE SPIRITUELLE

*Je chanterai vos louanges sur un psaltérion à dix cordes* (Ps. CXXXIII, 9). — Mon cher ami, nous ferons en sorte, si nous voulons rendre aux oreilles du Seigneur des armées célestes une mélodie qui Lui plaise, d'avoir entre les mains ce psaltérion, dont voici les dix cordes.

1° L'HUMILITÉ. — Appliquez-vous, qui que vous soyez qui ambitionnez de plaire au Christ, à vous estimer entièrement vil et indigne de tout bienfait de Dieu ; ne soyez pas content de vous, désirez plaire à Dieu seul ; ne cherchez pas à passer aux yeux d'autrui pour humble, mais pour un homme sans valeur ; et reconnaissez la souveraine bonté de Dieu, puisque, vil fumier, constamment infidèle, si prompt à offenser la majesté suprême, vous recevez de Dieu l'honneur d'être élevé au rang de son serviteur, et qui plus est, adopté pour son enfant. Ne croyez donc pas faire beaucoup en servant Dieu, mais croyez recevoir beaucoup de ce qu'Il daigne agréer vos faibles et misérables services.

2° LA JOIE DANS LES ÉPREUVES. — Que rien ne vous afflige, si ce n'est votre facilité à mal faire, et tout ce qui vous induit au péché et vous détourne du bien ; et même que les tourments, les offenses et les afflictions vous réjouissent ; ayez pour leurs auteurs une profonde affection, louez-en Dieu grandement, reconnaissez-vous insuffisant à le remercier d'un si grand bienfait : car celui que Dieu aime, Il le corrige et le châtie, et les tribulations mêmes nous poussent à recourir à Dieu.

3° LA PAUVRETÉ. — Que la pauvreté et le dénue-  
ment vous soient en tout chers pour le Christ ; des biens  
temporels ne cherchez, ou ne désirez en aucune  
manière, que ce qui vous est strictement nécessaire :  
c'est sur le Christ votre chef, dans la pauvreté et les pri-  
vations corporelles, que vous vous efforcerez de vous  
modeler. Considérez comme un très grand honneur que  
le Christ, Roi des rois et Seigneur des seigneurs, daigne  
vêtir de ses ornements royaux son très méprisable servi-  
teur, et rendre semblable à Lui un borbier infect ; aussi  
plus vous vous voyez riche en biens temporels et en dou-  
ceurs de toutes sortes, plus profondément devez-vous  
vous attrister en vous-même, car vous êtes plus loin de  
ressembler au Christ. C'est en effet dans la mesure où  
l'on est éloigné de l'amour céleste que l'on trouve du  
plaisir dans les biens inférieurs : pour l'âme émondée, le  
monde n'a plus de charmes.

4° L'ABNÉGATION. — Dans les choses bonnes et  
indifférentes, cherchez à faire la volonté d'autrui plutôt  
que la vôtre ; et même appliquez-vous toujours, dans  
vos actes extérieurs, à renoncer à la vôtre, aimant rem-  
plir avec diligence les désirs des autres, en choses per-  
mises bien entendu, et mettant à exécution selon votre  
pouvoir leurs souhaits louables, ou ce que par un signe  
quelconque ils manifestent vouloir faire.

5° LA BONTÉ. — Ne dédaignez personne, si chétif  
soit-il, mais envers tous ayez plutôt le sentiment d'une  
affection maternelle, et ressentez une compassion sem-  
blable à celle d'une mère pour son fils unique tendre-  
ment aimé. Considérez comme vôtres toutes les misères  
d'autrui ; rendez à chacun tous les services que vous  
attendez de lui, dans la mesure du possible bien  
entendu, et tout en vous conduisant envers tous avec  
une compassion et une complaisance maternelles, ne les  
en respectez pas moins comme vos pères et vos maîtres.

6° L'INDULGENCE. — Ne jugez personne de péché, car vous ignorez ce que la grâce divine fait dans un homme. Si par des signes manifestes quelqu'un se montre pécheur, souffrez de sa faute plus que si vous subissiez cent fois la mort. Songez que l'âme qui est ainsi blessée à mort est plus précieuse que tous les corps ; et comme je veux préserver mon corps du trépas, ainsi et à bien plus forte raison, dois-je apporter tous mes soins à préserver mon prochain du péché et à l'en retirer, par la prière, par mes conseils, et par l'exemple.

7° LA SOLLICITUDE POUR LE PROCHAIN. — Aimez le bien du prochain comme le vôtre : comme le bien d'un enfant fait le bonheur de sa mère, ainsi celui d'autrui doit-il vous faire plaisir ; je parle des biens spirituels et qui conduisent au spirituel. Vous devez, comme s'il s'agissait de vous, procurer à autrui tout le bien possible, et ensuite le développer avec sollicitude ; ayez toujours de votre prochain meilleure opinion que ce que vous pouvez en voir. Quant à son bonheur temporel, montrez-lui-en quelque joie suivant les circonstances, à moins qu'il ne soit un obstacle à son bien spirituel.

8° DIEU AVANT TOUT. — N'aimez rien au-dessus de Dieu, ou aimez purement pour Dieu, et qu'en toutes choses Dieu seul soit aimé sincèrement sans partage. Ne vous laissez pas séduire par la sainteté d'un homme, si grande soit-elle, ou par l'étendue de ses bienfaits, jusqu'à l'aimer d'une affection isolée et particulière : aimez-le de l'amitié commune, c'est-à-dire de charité, et rapportant à Dieu tous vos amis, aimez davantage le meilleur. Toutefois vous pouvez rendre bienfaits pour bienfaits, et épancher devant Dieu une prière spéciale pour vos bienfaiteurs, pour le salut de leur âme.

9° LA PRÉSENCE DE DIEU. — Quoi que vous fassiez, en quelque affaire que vous vous trouviez engagé, que Dieu vous soit toujours présent au cœur, et n'ayez aucune autre intention actuelle ou habituelle que celle

de son honneur. Mais surtout, efforcez-vous de vous porter à tout par son amour, de trouver en Lui toute jouissance ici-bas et de ne vous appuyer sur aucun autre.

10° RECONNAISSANCE ET PIEUX DÉSIRES. — Si vous pouvez réaliser ce que je viens de dire, reconnaissez que c'est par une grande faveur de Dieu ; en même temps, autant que vous le pourrez, rappelez-vous ses innombrables autres bienfaits, notamment qu'Il a voulu vous honorer de son image, prendre votre nature, se livrer à la mort pour vous, se faire votre aliment pour le voyage, se donner en récompense dans la gloire. Et comme vous n'avez pas encore atteint cette récompense, et qu'en attendant vous Le voyez ici-bas sur le gibet, compatissez à ses souffrances comme si toutes ses plaies torturaient votre corps : affligez-vous surtout de voir tant d'hommes se frustrer d'un bienfait tellement immense. Contemplez-Le se montrant à vous sur l'autel, aliment et breuvage au goût tout suave ; délectez-vous en Lui, criez-Lui ceci : Seigneur Jésus-Christ, vous qui êtes pain et vie, daignez me rassasier de vous au point que je n'aie plus faim que de vous ; daignez m'enivrer de vous au point que je n'aie plus soif que de Vous.

Gardez, Seigneur, gardez mon âme, de peur que l'ombre de la terre ne la couvre et me sépare de vous, le vrai Soleil de justice. Très doux Jésus, je suis faible et pécheur : daignez m'aider à faire preuve d'une juste crainte de votre main puissante. — Et vous, Dame très clémente, obtenez-moi d'être consacré à votre service, d'être en tout temps à vos ordres, de me tenir constamment, l'esprit pur et le cœur dévot, à la disposition de votre bonté. — Ainsi soit-il.



### III

## CONSEILS SUR LA PERSÉVÉRANCE ET LES VERTUS

SALUTATION ET VŒUX. — À sa très chère fille dans le Christ Marguerite, servante du très doux Crucifié, le Frère Venturin pécheur offre son salut et souhaite de goûter le fruit très savoureux du sein de la Vierge suspendu à la Croix. Je puis maintenant, par la grâce du Christ, vous appeler ma fille, car je vois par votre lettre que vous désirez suivre les traces de votre très doux Époux Jésus-Christ, que moi aussi je brûle dans le fond de mon cœur d'imiter ; et puisqu'une fille doit être semblable à son père, et que vous me ressemblez dans le désir d'aimer et de suivre le très doux Jésus-Christ, je vous considère, ai-je dit, en vérité comme ma fille, à la condition toutefois que vous persévériez jusqu'à la fin en croissant chaque jour de vertu en vertu, ainsi que vous avez commencé par la grâce du Christ. Car *ce n'est pas celui qui aura commencé, mais celui qui aura persévéré jusqu'au bout, qui sera sauvé* (Matth., x, 22 ; xxiv, 13) ; les autres vertus courent pour le prix, mais la seule persévérance est couronnée. — Si donc, ma fille, vous désirez persévérer, voici l'avis que je vous donne : il vous maintiendra dans l'amour du Christ, et jamais le démon ne pourra vous tromper, si vous l'observez parfaitement.

L'HUMILITÉ. — Sachez qu'il n'y a qu'une cause qui fait perdre à l'âme la grâce du Christ et l'empêche de persévérer dans les œuvres vertueuses, c'est l'orgueil, l'audace, la présomption : quand une personne commence à avoir confiance en soi, à dédaigner les autres,

à s'indigner contre leurs défauts ; quand elle croit être quelque chose alors qu'elle n'est rien ; quand elle ne se rappelle plus ses fautes et cesse de les pleurer, ou même qu'elle fait attention à celles des autres, et se croit arrivée à la perfection parce qu'elle ressent quelques consolations spirituelles dans ses prières ou ses méditations. Lorsqu'une telle superbe entre dans l'âme, aussitôt Dieu l'abandonne, et cette personne perd toute vertu pour bien faire, et ne peut plus résister aux tentations du démon : alors elle retourne à son vomissement et fait de plus grands péchés qu'auparavant, sa fin est plus mauvaise que ses débuts.

Si donc vous voulez que la grâce du Christ ne vous laisse jamais, il vous faut tout le temps de votre vie demeurer dans la crainte, c'est-à-dire trembler toujours et ne jamais présumer de vos forces, mais demander constamment son aide à votre très doux Époux le Crucifié, le suppliant de ne jamais vous abandonner. Il faut que vous vous croyiez la plus grande pécheresse qui soit au monde<sup>1</sup>, et que vous ne considériez jamais les péchés des autres, mais seulement les vôtres. Plus vous recevez de consolations du Christ, plus vous devez vous en estimer indigne, plus vous devez vous rappeler vos péchés et vos défauts, et admirer au plus haut point comment Dieu daigne répandre, dans le vase si malpropre que doit vous paraître votre âme, ses grâces et ses consolations. Si vous avez toujours cette crainte et cette humilité, soyez assurée que le Christ ne vous abandonnera jamais, mais qu'Il augmentera continuellement sa grâce en vous, vous enseignera ce que vous devez faire, et ne permettra jamais que vous soyez trompée par le démon, mais en toutes vos tentations vous donnera la force qui vous mettra à même de le vaincre.

---

<sup>1</sup> Voir, dans les « questions sur l'humilité » ([VII](#)), les cinq moyens que Venturin indique pour atteindre ce degré dans l'humilité.

Ô âme chrétienne, mettez cette leçon dans votre cœur, et attachez-la fortement à votre doigt pour ne l'oublier jamais. Pour moi c'est là l'étude à laquelle je m'applique, depuis déjà treize ans : voir mes défauts passés et présents, ceux où je tomberais chaque jour si la grâce du Christ ne m'en préservait. J'ai cherché à me trouver, et à me croire en vérité, le plus grand pécheur qui soit, indigne même de toute grâce de Dieu ; je me suis efforcé de compatir aux péchés et aux défauts des autres, au lieu de m'en indigner. Si donc vous aussi vous appliquez de tout cœur à avoir cette humilité, alors vous pourrez vous tenir ferme dans les voies du Christ, alors vous pourrez vous croire ma fille en vérité. Sachez que je prie le Crucifié pour vous, pour qu'Il daigne dans sa miséricorde vous donner cette humilité, et je ne cesserai de Lui adresser mes supplications jusqu'à ce que je vous aie vue parfaite dans son amour ; mais n'omettez pas d'aider sa grâce de toutes vos forces.

LES AUSTÉRITÉS CORPORELLES. — Quant à ce que vous me laissez entendre dans votre lettre de la grâce que le Christ vous a accordée de mettre un peu plus de pénitence dans votre vie, j'en rends grâce à Celui de qui viennent toutes les saintes pensées. Mais je vous engage à réfléchir toujours, dans vos bonnes actions, que tout ce que vous faites de bien n'est rien en regard de ce que réclament vos péchés, rien en regard de ce qu'ont fait les Saints de Dieu qui nous ont précédés, qui ont enduré dans leur corps tant de peines et de tourments. Toutefois, comme le diable se métamorphose quelquefois en ange de lumière, je vous avertis, et même je vous commande, de vous garder d'un double écueil : excès dans l'abstinence, excès dans les veilles. Quoique en effet nous soyons obligés à souffrir de très grandes pénitences pour Jésus-Christ et pour nos péchés, le corps n'en est pas moins le corps, et il ne peut supporter les privations que si on l'y accoutume peu à peu. Gardez donc la

mesure que voici : j'approuve que vous ne mangiez qu'une fois par jour, et pas de viande, mais je veux que vous mangiez à votre possible, au moins du pain, de manière à satisfaire la nature et à ne pas manquer de force dans le service de Dieu. Je ne veux pas du tout que vous jeûniez au pain et à l'eau, mais toujours buvez du vin avec de l'eau, moitié d'eau, ou moins si le vin est faible ; des autres mets, mangez plus ou moins suivant l'inspiration d'en haut. — Quant aux veilles, je veux que vous dormiez la moitié de la nuit.

Pour ce qui est des autres vertus, humilité, silence, pauvreté, prière, charité, bonté et autres, pratiquez-les tant que vous pourrez : plus vous en ferez, plus je serai heureux ; car plus vous serez humble, et plus seront grands vos actes d'humilité, plus vous vous approcherez du Très-Haut ; même, si vous vous mettiez à balayer la maison, à laver les écuelles, et à remplir dans le monastère les plus humbles offices, j'en serais content. En tout cela il ne peut y avoir aucun danger, tandis que dans l'abstinence et les veilles, le diable trompe souvent l'homme en lui faisant faire plus que la nature n'y suffit, si bien que l'on tombe malade et qu'il faut renoncer à tout. Donc ne vous laissez jamais tromper par le démon : mangez du pain à volonté, en particulier les jours de jeûne, et dormez au moins six heures entre le jour et la nuit.

LE SILENCE. — Quant aux autres vertus, vous ai-je dit, plus vous en ferez, plus cela me plaira. Mais il en est une surtout, ma bien chère fille, que je vous recommande de tout mon pouvoir : mettez une garde à vos lèvres, ne dites pas de mots inutiles, parce que de toute parole oiseuse il nous faudra rendre compte au terrible jugement devant le Christ. Lorsque donc vous voulez parler, pesez d'abord toutes vos paroles, si elles sont utiles ou inutiles, et ne vous mettez jamais à causer avec quelqu'un s'il n'en est pas besoin, ou ne parlez que de

Dieu et de ce qui concerne le progrès de l'âme. Ô ma chère fille, par-dessus tout je vous recommande de parler peu, si vous voulez trouver le Christ. Vous avez sur ce point l'exemple de la Sainte Vierge, qui, lisons-nous dans l'Évangile, parla seulement quatre fois, et alors de façon très utile et fructueuse. Encore une fois, et encore une fois, je vous dis d'être silencieuse si vous voulez être ma fille, et me ressembler : car pour moi je m'applique de toutes mes forces à mettre un frein à ma langue.

LES DISTRACTIONS DANS LA PRIÈRE. — Ce vous sera un excellent remède contre ce défaut dont vous m'avez écrit, les distractions dans la prière pendant l'office divin : si vous contenez bien votre langue, il vous sera plus facile de contenir vos pensées ; mais si vous ne mettez pas un frein à votre langue, soyez sûre que jamais vous ne pourrez vous corriger de cette divagation de l'esprit. Commencez donc par maîtriser tous les sens de votre corps, yeux, oreilles, bouche, mains et pieds, si vous voulez arriver à avoir le cœur attentif dans vos prières.

Et puis, tenez-vous dans la solitude autant que vous pouvez. Saint Antoine disait : Celui qui garde sa cellule échappe à trois ennemis : la vue, l'ouïe et la parole ; et il n'en a plus qu'un à combattre : ses pensées. On lit d'un saint Père que lorsqu'il entrait dans un jardin, il fermait les yeux pour ne pas voir les arbres, parce que, disait-il, rien que de voir les arbres, lorsque ensuite il retournait à sa cellule, ce qu'il avait vu lui venait à l'esprit et le gênait dans ses prières. Si donc vous voulez avoir de la dévotion dans l'oraison et dans la méditation de la Passion du Christ, tenez-vous à l'écart de toutes les affaires de ce monde, vous privant de les voir, d'en parler, d'y penser, en tout cas le moins possible. Ainsi faisait le prophète David, qui dit de lui-même : *Je me suis enfui au loin et j'ai demeuré dans la solitude* (Ps. LIV, 8). Ô ma chère fille, sachez que votre Époux, le doux

Jésus, a une pudique réserve, et ne vous visite pas quand vous êtes en nombreuse compagnie, mais lorsqu'Il vous trouve seule priant, lisant, ou méditant ; assurément je crois que l'ange Gabriel n'aurait pas fait visite à la Sainte Vierge en un moment où il ne l'aurait pas trouvée enfermée dans sa chambre, priant et lisant : *Allez, et faites de même* (Luc, x, 37), si vous voulez recevoir les célestes consolations.

Lorsque vous devez aller à l'église pour dire l'office, mettez-vous d'abord à prier et demandez au Christ la grâce d'avoir le cœur attentif à l'office que vous avez à dire ou à chanter ; et quand vous êtes au chœur, fermez de temps en temps les yeux dans la partie de l'office que vous savez de mémoire : figurez-vous alors que vous voyez le Crucifié devant vous, et dites un verset en vous représentant une de ses plaies, un second en vous en représentant une autre, et ainsi de suite sa couronne d'épines, ses yeux, ses oreilles, sa bouche et ses lèvres, sa barbe, ses cheveux ; si vous prenez la peine de vous représenter ces images, ce vous sera un puissant moyen de tenir votre cœur attentif à la prière et à l'office, et il arrivera que Jésus-Christ vous fera goûter une merveilleuse douceur, au point qu'il vous semblera parfois boire le sang qui sort des plaies du Sauveur. — Ce qui vous aidera aussi beaucoup sera d'occuper votre temps à lire l'Évangile, les souffrances des Saints, ou d'autres livres écrits en langue vulgaire, ou les vies des Pères : ce vous sera fort utile pour purifier votre cœur des pensées vaines. Il vous faut également avoir présents vos péchés passés et actuels. Et l'esprit ainsi rempli de tant de bonnes pensées, les pensées oiseuses n'y pourront plus trouver place. Mais sachez que ceci n'est pas l'œuvre d'un jour, ni d'un mois, ni d'une année, et que même il vous faudra peiner plusieurs années avant d'arriver à avoir le cœur attentif et dévot comme vous le désirez. Aussi, encore que vous deviez vous affliger et vous

repentir de ces distractions, n'allez pas croire cependant quelles vous font perdre le bénéfice de toutes vos autres bonnes actions, comme vous m'en exprimez la crainte dans votre lettre : Dieu connaît notre fragilité, et pourvu que nous regrettions nos péchés, Il a pitié de nous, et nous conserve au Ciel nos autres bonnes œuvres.

L'EXAMEN DE CONSCIENCE. — Pour la confession voici la règle à tenir : chaque jour, le soir avant de vous endormir, recueillez-vous en vous-même autant que vous le pouvez, et placez-vous comme si vous étiez réellement au pied de quelque homme spirituel qui aurait soin de votre âme ; puis dites-lui tout le bien ou le mal que vous avez fait, ou dit, ou même pensé, tout le long du jour qui finit ; ensuite figurez-vous que vous le voyez vous reprenant, et promettez-lui de vous corriger, en lui demandant le secours de ses prières. Figurez-vous également qu'il vous voit dans tous vos manquements et négligences, et ayez la même crainte que si vous étiez en sa présence. — Si tous les jours vous examinez ainsi vos péchés, vous saurez ensuite mieux vous accuser, lorsque vous serez devant votre confesseur : alors dites-lui tout ce que vous reproche votre conscience, vos péchés de parole, de pensée, d'acte et d'omission, en exposant chacun en particulier de votre mieux. — Ayez soin chaque soir, en vous rappelant les négligences de la journée, de réciter une prière spéciale pour que Jésus-Christ vous les remette.

OÙ LES ÂMES SE RENCONTRENT. Vous avez cité dans votre lettre la parole du Psalmiste (Ps. XV, 8) : *Couvrez-moi de l'ombre de vos ailes*, et je vous répondrai ce qui est écrit au Cantique des cantiques (II, 3) : *Je me suis assis à l'ombre de celui que je désirais, et ses fruits sont doux à mon palais*. C'est l'Époux de nos âmes qui étend ses ailes, c'est-à-dire ses bras, sur le bois de la Croix pour nous couvrir, vous et moi et tous ceux qui ont recours à

Lui. Si vous recourez à Lui, c'est là que vous me trouverez, là que je vous aiderai de tout mon pouvoir, pour que vous aussi puissiez goûter du fruit qui se cueille à l'arbre de la Croix, comme je vous l'ai dit en vous saluant.

Vous exprimez le désir que je voie votre cœur ouvert comme je vois votre lettre : je crois fermement que je vois et comprends mieux l'état de votre âme que vous ne pourriez me le faire connaître par écrit. Il me semble découvrir les différents changements de votre cœur, tantôt affligé, tantôt consolé, tantôt en grand espoir et confiance, tantôt presque pusillanime ; tantôt fervent dans la prière, tantôt tiède ; un jour vous avez des tentations, un autre jour tous les démons mis en fuite par la puissance divine s'éloignent de vous : et ainsi craignez toute pensée inutile, comme si vous étiez certaine que je vois toutes les pensées de votre cœur.

SUR L'ÉCORCE, LA MOELLE, L'ÉPI ET LE GRAIN, il n'y a rien autre à vous dire, parce que vous avez pu comprendre suffisamment que par l'écorce, il faut entendre les actes extérieurs qui se font par le corps dans le service de Jésus-Christ, le port d'un vêtement sans valeur, l'abstinence et le reste ; par la moelle, les vertus intérieures d'humilité, de patience, de charité, la dévotion dans la prière et dans la contemplation de la Passion de Notre-Seigneur, le mépris des biens temporels et de soi-même, le zèle d'entraîner les âmes au Christ, et autres semblables qui sont comme le grain par rapport aux œuvres extérieures, lesquelles sont représentées par l'épi.

Vous dites désirer par-dessus tout au monde de me voir ; j'approuve ce désir parce qu'il ne procède que de l'ardente volonté où vous êtes de croître dans l'amour du Christ. Toutefois si vous avez des oreilles pour entendre, comme je l'espère, ma lettre vous sera peut-être plus utile que si vous me voyiez et écoutiez, parce

que les paroles que je vous dirais passeraient et vous ne pourriez vous les rappeler toutes, tandis que vous pourriez relire cette lettre autant que vous voudrez. Et c'est pour cela que j'ai tenu à vous y mettre beaucoup d'avis, pour que vous les gardiez toute votre vie, et qu'ils soient devant les yeux de votre âme comme un miroir, où vous voyiez si vous avancez ou si vous faiblissez, combien près ou combien loin vous êtes de l'amour divin.

Je vous envoie une discipline comme vous me l'avez demandé : je l'ai faite de mes mains, avec les nœuds. Je vous en envoie quatre autres que vous garderez par devers vous, et vous ne les donnerez à personne avant que je vous le dise : si vous m'écrivez que vous avez au monastère une compagne qui veuille marcher avec vous dans les voies du Christ, alors je vous écrirai de lui en donner une de ma part, et je la recevrai, ou les recevrai, comme mes filles avec vous.

DIFFICULTÉS DANS LA VIE COMMUNE. — J'apprends que certaines Sœurs vous en veulent pour l'habit que vous portez ; écoutez donc, ma fille, ce que dit saint Jérôme de lui-même : « Je rends grâce à mon Dieu d'avoir été jugé digne de l'aversion du monde ; les malveillants murmurent contre moi, mais je sais qu'on arrive au Ciel par la mauvaise comme par la bonne renommée. » Je ne suis pas surpris, ma fille, que les autres Sœurs soient mécontentes que vous portiez ces vêtements : sans aucun doute et malgré votre silence, cet habit est un reproche pour elles, parce qu'elles y voient ce qui est conforme à la règle, mais qu'elles ne veulent pas faire ce qu'elles devraient, et alors il leur est pénible et désagréable de voir ces robes. Mais vous, ne vous indignez pas contre elles : ayez à leur égard de la compassion et priez Dieu de leur donner dans sa miséricorde la contrition du cœur qui leur fasse comprendre et accomplir leur devoir ; songez à ce que vous avez fait

dans le passé ; peut-être encore faites-vous chaque jour de plus grands péchés qu'elles.

LA LECTURE MÉDITÉE. — Vous m'avez envoyé un livre qui est de bien grande dévotion : j'en juge clairement que Dieu a soin de votre âme et qu'Il veut vous attirer toute à Lui, puisqu'Il vous fournit par moi et par d'autres tout ce qu'il faut pour vous exciter à son amour. Je vous dirai que ce livre a beaucoup de passages mal écrits et que je n'ai pu le corriger tout à fait, parce que je ne sais pas bien ce romand, tout en comprenant ce que je lis. Lisez-le avec attention et sans courir, peu à la fois et lentement, et tout en lisant, demandez au très doux Christ crucifié de vous faire goûter par l'intelligence ce qu'il contient ; puis ruminez attentivement tous les passages que j'ai marqués de points. Après avoir lu quelques instants, levez-vous et mettez-vous en prière, et les yeux du corps fermés, efforcez-vous de contempler selon la grâce que vous en donnera le Christ ; puis revenez à la lecture, et de nouveau à la prière, et de nouveau à la lecture. Faites de même lorsque vous lirez cette lettre ou d'autres livres, et lisez autant qu'il faut pour bien comprendre : j'espère que Jésus-Christ vous donnera par là de très grandes consolations.

Portez-vous bien dans le Seigneur, servante du très doux Époux crucifié ; ne cessez de prier pour moi pécheur en lisant cette lettre, que vous ruminerez et méditez avec soin jusqu'à ce que vous la compreniez bien, car il vous servirait peu de la lire à la hâte et en courant. Que si vous ne pouvez tout comprendre, voici les insignes de la Passion que j'ai dessinés ici : étudiez-la en pleurant, car même un illettré peut la comprendre. Ô épouse du Christ qui désirez laver la face de votre âme et vous parer de vertus, regardez dans ce miroir de la Passion du très doux Crucifié ; c'est là que vous verrez toutes les vertus, si vous le contemplez avec assez

d'attention : la charité, l'humilité, la patience, la pauvreté volontaire, et toutes les autres, dont la considération vous fera découvrir vos souillures pour vous en purifier. La plus grande consolation d'une âme qui languit, qui soupire, qui a une soif ardente du Christ, est dans la Croix du Seigneur rachetant le monde.

Mon très doux Jésus, espoir et aspiration de mon âme, c'est Vous que cherchent mes larmes pieuses et le cri profond de mon esprit.



## IV

### LES SIX VÊTEMENTS DE L'ÉPOUSE DU CHRIST

À toutes les servantes du Christ, vierges consacrées du monastère de Comps, qui désirent aimer de tout leur cœur le très doux Jésus-Christ, fils de la Vierge et époux des vierges, pour le salut du genre humain cloué à la Croix, couronné d'épines, abreuvé de vinaigre et de fiel, blessé de la lance, condamné à une mort très cruelle — Frère Venturin pécheur souhaite la consolation du Saint-Esprit.

Seul Celui qui sonde les cœurs sait de quelle charité je vous aime ; et bien que de corps je sois loin de vous, de cœur et d'esprit je suis très près, au point qu'il me semble continuellement vous voir des yeux de l'âme. Car je ressens pour vous l'ardente charité du Christ, qui me force à prier sans relâche le très doux Crucifié de vous rendre parfaites dans son amour. Dans le but, absent de corps mais présent d'esprit, de vous être de quelque utilité, j'ai voulu vous envoyer, ainsi que je vous l'avais promis en vous quittant, ce petit souvenir d'exhortation et d'avis : veuillez le recevoir avec joie, humilité et bienveillance, car sans aucun doute il sort de la source de la charité. Or donc, mères, sœurs et filles très chères dans le Christ, *tendez vos oreilles aux paroles de mes lèvres, ma bouche va s'ouvrir pour des paraboles, et pour vous dire les fondements de votre état* (Ps. LXXVII, 1-2) : *écoutez et comprenez* (Matth., XV, 10), et mettez en œuvre, parce que vous y trouverez esprit et vie.

LA BEAUTÉ INTÉRIEURE. — C'est à vous que je parle, ô âme qui avez quitté le siècle par l'entrée en religion : considérez et méditez d'un esprit soucieux votre état, examinez attentivement votre vocation, pour voir ce qu'il vous faut faire et connaître comment vous devez vous montrer à Celui qui *vous a tirée d'un abîme de misère et d'un amas de boue* (Ps. XXXIX, 3), c'est-à-dire de ce siècle méchant. Car votre époux c'est Jésus-Christ, fils de Dieu et de la Vierge, qui est *beau au-dessus de tous les enfants des hommes* (Ps. LXIV, 3), *que les anges ont le vif désir de regarder* (I Pier., I, 12), dont le soleil et la lune admirent la beauté. Il faut vous munir d'une vigilance infatigable pour qu'Il ne trouve pas en vous quelque tache pour laquelle Il vous rejetterait justement. Écoutez donc, épouse du Christ, ce qu'il vous faut faire et comment vous devez vous montrer à Lui, et quelle parure il faut avoir, pour trouver grâce à ses yeux.

Votre Époux est de telle condition qu'Il n'aime pas la beauté extérieure, mais l'intérieure ; Il n'aime pas la parure du corps, mais celle du cœur : *Heureux*, dit-Il dans l'Évangile (Matth., v, 8), *heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu*. Il ne dit pas : *Heureux ceux qui ont le corps pur*, parce que ce genre de pureté ou de beauté ne rend pas heureux, et même ceux qui s'attachent à semblable beauté tombent dans le malheur éternel et seront tourmentés avec les démons en enfer. Donc de tout votre pouvoir, appliquez-vous à vous orner des vertus intérieures, la charité, l'humilité, la patience, la prière, la contemplation, et autres vertus, en y ajoutant les veilles, les abstinences, les disciplines : telles sont les parures qui vous feront trouver grâce aux yeux de votre époux. Mais si vous aimez la toilette extérieure et les beaux vêtements, les voiles fins et précieux, et autres parures pour le corps, sachez que vous n'êtes pas épouse du Christ ni fille de Jérusalem, mais plutôt une courtisane adultère, fille de Babylone, digne

de l'éternelle confusion, puisque vous cherchez plus à plaire au monde qu'au Christ, et que vous préférez la beauté extérieure du corps à celle toute intérieure de l'âme. Car si vous recherchiez la beauté intérieure, vous ne manqueriez pas de vous humilier en portant volontiers des vêtements et des voiles de tête sans valeur ; de plus vous aimeriez être dédaignée et méprisée par tout le monde, pour ne plaire qu'à votre Époux céleste : plus en effet vous serez foulée aux pieds de tous, plus vous plairez au Christ. Mais si vous ne pouvez pour Lui supporter les dédains et les affronts, assurément vous n'êtes pas son épouse, à Lui qui en a tant souffert pour vous.

Sachez donc que la virginité du corps vous servira de peu, si vous n'avez aussi l'huile de la charité avec l'esprit d'humilité. Souvenez-vous que les cinq vierges folles furent exclues des noces célestes, faute d'avoir avec elles l'huile de la dévotion. Remarquez avec quel soin se parent les folles épouses de ce monde pour arriver à plaire à leur mari. Oh ! quel souci elles apportent à s'orner, pour qu'aucune tache ne paraisse en elle qui puisse choquer ses regards ! Que faites-vous donc, épouse du Christ ? Pourquoi, au moins à l'exemple de celles-là, ne vous parez-vous pas de vertus, pour plaire au Fils de Dieu ? Quels reproches vous méritez, si vous ne cherchez pas à Lui plaire plus qu'une épouse à son époux mortel. Si donc vous souhaitez aimer le Christ, suivez cet exemple, et apprenez au moins par cette comparaison comment vous devez vous parer de vertus.

LES SIX VÊTEMENTS. — Épouse du Christ, voici ce que doit être votre toilette : ayez d'abord un blanc vêtement de lin, celui de la pureté et délicatesse du cœur, de parole et d'action. — En second lieu ayez une robe de couleur violette, signe qu'à l'exemple de la violette qui penche à terre, vous devez être inclinée sous l'humilité et l'obéissance, réservée et craintive, douce et bonne, parlant peu et à propos, les yeux baissés et la voix basse,

ne disputant jamais, et même supportant avec patience les reproches et les rigueurs des moments troublés ; n'aimant pas les vêtements et les voiles de prix ; heureuse dans les mépris ; fuyant les louanges et ne tirant pas vaine gloire des grâces reçues d'en haut, ou de quelque bonne action : telle doit être la robe de l'humilité pareille à la violette. — Ayez encore une troisième robe, écarlate ou de pourpre, c'est-à-dire de couleur rouge, en souvenir assidu de la Passion du Sauveur, et pour porter constamment ce Sang précieux que votre Époux compatissant a répandu pour vous sur la Croix, et aussi comme marque de votre désir de souffrir la mort par amour pour Lui. — Ayez en quatrième lieu une robe de couleur jaune ou bleu de ciel, signe que votre pensée est constamment fixée sur la contemplation des joies célestes. — Revêtez parfois une cinquième robe qui soit noire, et allez en esprit et en pensée dans l'enfer pour y considérer les supplices sans nombre des pécheurs. — Enfin ayez une sixième robe qui soit d'or, celle de la charité, qui vous fasse resplendir de la dilection de Dieu et du prochain.

Lorsque vous serez toute enveloppée de ces vertus, alors vraiment pourra vous convenir la parole du Psaume XLIV, 10 : *La reine est apparue à votre droite en un vêtement d'or aux mille nuances* ; et encore (*ibid.*, 14) : *Toute la parure de la fille du roi est au dedans, des franges d'or aux nuances variées l'entourent de partout.* — Courage donc, vierge sage, *rejetez les œuvres de ténèbres et couvrez-vous des armes de lumière, et marchez noblement comme on le doit en plein jour* (Rom., XIII, 12-13).

LE MANTEAU QUI COUVRE LES SIX ROBES. — *Veillez, car vous ne savez pas à quelle heure votre Maître doit venir* (Matth., XXIV, 42). Mettez devant vos yeux le jour incertain de la mort, et chaque jour en vous levant, songez que vous mourrez à l'heure de vêpres ; de même le

soir en entrant au lit, songez que peut-être vous n'arriverez pas au jour. Oh ! quel profit vous trouverez dans cette pensée : elle vous fera mépriser tous les biens de ce monde et vous-mêmes, aimer le Christ avec ferveur, soupirer après les joies du Ciel.

Ô Vierges saintes consacrées à Jésus-Christ, je vous prie et vous supplie, je vous avertis et vous conseille de penser continuellement à la mort, parce que rien n'est plus utile au salut, rien ne fait renoncer aux vices, s'appliquer aux vertus, mépriser le monde, comme la méditation continue de la mort. Donc, ô vierges très prudentes, mettez de l'huile dans vos vases pour quand l'Époux arrivera : car c'est au milieu de la nuit, à une heure que vous ignorez, que se fera entendre le cri : *Voici l'époux, allez au-devant de lui* (Matth., xxv, 6). Heureuse l'âme que l'époux trouvera parée comme je l'ai dépeint. Mais malheur à vous, vierge sotte, qui n'avez pas l'huile de la dévotion et la parure des vertus ; d'autres entreront aux noces de l'Époux sans tache, entreront dans la chambre nuptiale de votre Époux ; vous, vous trouverez la porte fermée. Et certes bien en vain vous pourrez dire : Seigneur, Seigneur, ouvrez-moi ; cet Époux désiré de vous et de vos semblables répondra : *En vérité, en vérité, je ne vous connais pas ; veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure* (Matth., xxv, 12).

Que le Très-Haut vous donne, ô vierges consacrées, mères, sœurs et filles très chères dans le Christ, d'être ainsi parfaitement parées des vertus, pour qu'avec les vierges saintes vous méritiez de recevoir la couronne éternelle des mains du très doux Jésus-Christ votre Époux. Ainsi soit-il.

Écrit en la fête de saint Barnabé 1336, pour le bien des vierges, et à l'honneur du très doux Crucifié et de la glorieuse Vierge Marie sa mère, et aussi de sainte Marthe hôtesse du Christ. — *Deo gratias. Amen.*

## V

### TROIS DANGERS, TROIS DÉSIRES, TROIS SUJETS DE MÉDITATION

I. Il y a trois choses que l'homme doit particulièrement fuir et redouter :

1° à l'extérieur, la dissipation, et de trop s'absorber dans les affaires ;

2° à l'intérieur, l'orgueil et l'ambition ;

3° dans les intérêts temporels, les amitiés selon la chair, et les richesses, qu'il s'agisse de soi, ou des siens, ou de ses amis, ou de son Ordre — un attrait ou un désir mal réglé, sans modération, allant jusqu'aux litiges.

II. Il y a trois choses auxquelles il faut nous attacher, nous exercer et tendre de toute notre ardeur :

1° l'amour des mépris, et même des humiliations et d'un abaissement extrême ;

2° une compassion très profonde pour Jésus crucifié ;

3° les persécutions, et même le martyre, pour l'extension du culte et du nom du Christ, et la pratique d'une vie vraiment évangélique.

Ce sont là trois faveurs qu'il nous faut chaque jour demander dans un transport d'amour, avec des gémissements et d'ardents soupirs.

III. Il y a trois choses qu'il nous faut méditer tout particulièrement et sans relâche, en nous les représentant de façon quasi sensible :

1° Jésus-Christ incarné et crucifié ;

2° ce que fut la vie des Apôtres et des autres Saints ainsi que des anciens Religieux de notre Ordre, et ce avec le désir de leur ressembler ;

3° l'état futur des hommes parfaitement évangéliques<sup>1</sup>.

Et ici nous devons nous représenter de jour et de nuit une immense assemblée d'hommes très pauvres, très simples, très humbles, très abaissés, unis entre eux par une très ardente charité, n'ayant de pensées, de paroles et de goût que pour le seul Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié ; sans regards et sans attention pour ce monde, s'oubliant eux-mêmes dans la contemplation de la gloire de Dieu et de ses Saints, de tout leur être y aspirant et y haletant, en ayant soif au point de souhaiter constamment la mort, et disant avec saint Paul : Je voudrais mourir et être avec le Christ.

En même temps nous devons nous représenter les trésors inestimables des richesses du Ciel, et les innombrables rayons des clartés divines, et les torrents roulant le miel infiniment doux des enivrantes suavités et allégresses divines, se répandant en étonnante profusion sur cette sainte assemblée, où par suite tous chantent le cantique de l'Agneau avec transport, ne cessant de faire vibrer la lyre de leur cœur.

Ces représentations, plus qu'on ne pourrait croire, nous feront admirer jusqu'à l'extase l'abondance des biens divins, et exciteront notre désir impatient de les voir venir. Et ce désir nous mènera à une lumière merveilleuse dans laquelle, tous les nuages du doute et de l'ignorance dissipés, nous pourrons voir clairement et distinctement tout ce qui manque à notre époque, et même l'ordre mystique des états ecclésiastiques créés et à créer depuis la venue du Christ jusqu'à la fin du

---

<sup>1</sup> Par *état futur* il faut entendre celui où seront dès ici-bas, un jour à venir, les hommes qui pratiqueront l'Évangile dans sa perfection.

monde, jusqu'à l'avènement de la gloire de Dieu et de Jésus-Christ<sup>1</sup>.

Portez toujours le Crucifié dans votre cœur, et priez pour qu'Il vous conduise à cette gloire. — Ainsi soit-il.



---

<sup>1</sup> Ces derniers mots font allusion à une réforme de l'Église et des Ordres religieux, qui rétablirait dans leur perfection originale les états ecclésiastiques, soit séculiers, soit réguliers.

## VI

### CINQ MOYENS POUR TROUVER L'AMOUR DIVIN

LA DOUCEUR DE L'AMOUR DE JÉSUS. — J'ai reçu votre lettre, ô vierges consacrées au Christ, épouses de mon Maître Jésus, pendant l'octave de la Pentecôte : elle m'a mis au cœur une joie très vive, et j'ai senti tout au fond de moi-même, pour vous répondre, l'inspiration intérieure de l'Esprit de Dieu, auquel depuis longtemps déjà j'ai abandonné le gouvernement de mon âme. Je me suis donc levé de la couche où je m'étais étendu pour donner à mon corps le repos nécessaire du sommeil, j'ai allumé, et j'ai mis la main à la plume, comme incapable de continuer à dormir, même si je l'avais voulu, si vif était l'élan de mon cœur à vous montrer ma charité. Voici donc le pauvre pécheur Venturin — plaise à Dieu que de notre Père saint Dominique il soit l'imitateur et le fils ! — qui vous écrit pour satisfaire à votre désir : en guise de salut il vous souhaite de voir le doux Jésus, auteur de votre salut, si intimement présent à vos cœurs que Lui seul les possède, qui nous a rachetés de son sang ; qu'en Lui seul ils trouvent de la douceur, au point que toute celle du monde leur semble amertume ; qu'enfin la ferveur de son amour vous fasse trouver agréable tout ce qui est difficile. Heureuse l'âme qui a si bien fixé ses pas dans le chemin des commandements du Très-Haut, qu'elle ne goûte plus que le Christ, ne craigne et n'aime rien que le Christ Jésus, et crucifié, ne veuille rien écouter ou dire que ce qui est embelli du nom très doux de Jésus ; à qui Jésus résonne à l'oreille comme un suave cantique, parfume la bouche comme

un miel merveilleux, réjouit le cœur comme un nectar céleste : miel à la bouche, mélodie à l'oreille, allégresse au cœur.

Courage donc, épouse du Christ, donnez-vous toute à Celui qui s'est donné tout entier à vous, puisque à la Crèche, Il s'est fait votre compagnon, à la Cène votre aliment, sur la Croix votre rançon, pour être dans son royaume votre récompense. Renoncez à tout pour avoir Celui en qui vous aurez tout. Souvenez-vous que le marchand de l'Évangile ne put se procurer la pierre précieuse qu'en vendant tout ce qu'il possédait. L'amour de Jésus est un baume qui réclame un cœur pur, et Il dédaigne d'entrer dans une âme où Il voit subsister quelque chose d'un amour de la terre ; et qui mettrait un baume précieux dans un vase qui ne serait pas parfaitement vide et propre ? Pour me faire comprendre, mères, sœurs et filles bien-aimées dans le Christ, je vais vous dire en termes clairs ce que je juge nécessaire pour trouver l'amour divin, et sans quoi même il est tout à fait impossible de le trouver. Prêtez-moi l'oreille de vos cœurs ; écoutez et comprenez, et mettez en œuvre ce que le très bon Jésus veut vous faire entendre par ma plume.

LA PAUVRETÉ<sup>1</sup>. — En tout premier lieu, et comme fondement de tout l'édifice, sachez, épouse du Christ, qu'il vous sera nécessaire de rejeter de votre cœur la poussière des vanités d'ici-bas. Voici comment vous ferez : tout ce que vous avez, peu ou beaucoup, portez-le à la cellule de la Prieure, vous dépouillant de tout, et de tout cœur, quittant même robe et scapulaire, pour que, comme une nouvelle petite fille du Christ, comme

---

<sup>1</sup> Ceci est écrit à des religieuses liées par le vœu de pauvreté, mais les personnes qui vivent dans le monde y trouveront le rappel de la pauvreté en esprit qui s'impose à tous les chrétiens, surtout aux riches, et elles pourront en renouveler le propos à l'aide de ces conseils.

une vraie enfant de saint Dominique solidement établie dans l'amour renouvelé de la pauvreté, votre supérieure vous habille elle-même, vous revêtant affectueusement de la livrée du Christ, comme si elle faisait l'aumône à une petite pauvre ; ainsi entrée dans la société des pauvres du Christ, vous pourrez comprendre, et avec quelle allégresse d'esprit ! la portée de cette si douce parole de votre Époux : *Heureux les pauvres en esprit, parce que le royaume des Cieux est à eux*. Eh, bon Jésus, qui peut entendre ce nom de *bienheureux* que vous donnez aux pauvres, et hésiter en son cœur à prendre cette grande dame la pauvreté pour épouse, compagne et amie ?

Réjouissez-vous donc, épouse du Christ, devenue héritière, même maîtresse et reine, du royaume du Ciel. Ayez soin simplement de garder fidélité à votre dame la pauvreté, jusqu'à ce qu'elle vous introduise en possession du royaume céleste. Ainsi dépouillée, ne gardez et n'acceptez rien, n'ayez pas de clef ; recevez seulement, de la main de la Prieure ou de sa remplaçante, le strict et maigre nécessaire du moment ; ne faites aucun ouvrage qui ne vous soit ordonné ; ne vendez pas, n'achetez pas, ne touchez pas d'argent, sauf celui que pourraient vous donner vos parents : recevez-le, mais remettez-le aussitôt entre les mains de la Prieure. Et ne tirez pas gloire de ceci, même si vous renoncez à de grands biens, mais du fond du cœur remerciez Jésus-Christ de vous avoir délivrée d'un tel fardeau, dont le poids vous écrasait.

Comme lit, ayez une paille avec des couvertures de laine rudes et grossières, autant qu'il en faut contre le froid ; mettez sous votre tête un sac de paille, et laissez tout ce qui sent la frivolité, afin de pouvoir dire : *Notre lit est tout fleuri* (Cant., I, 16), comme votre dame la pauvreté sait si bien l'orner ; quoique, à dire vrai, cette parole du Cantique désigne surtout la conscience

parée des fleurs des vertus, mais c'est aussi ce que je cherche à faire entrer dans vos esprits. Que votre vêtement soit commun au regard, rude au toucher, et pauvre comme prix ; rejetez toute élégance dans la coupe et la couture ; que vos voiles de tête, vos chaussures, les reliures ou les couvertures de vos livres, en un mot tout ce dont vous vous servez, soit sans aucune apparence de futilité, comme il convient à votre dame pauvreté.

L'OBÉISSANCE. — Ainsi posé ce très solide fondement, il faut encore, épouse du Christ, vous soumettre de tout cœur au joug de l'obéissance, vous appliquant à briser votre volonté en tout vis-à-vis de la Prieure et de la sous-Prieure. Je veux même que vous soyez soumise à toutes les Sœurs comme si vous aviez promis obéissance à toutes, là seulement, bien entendu, où cela se peut sans offenser Dieu : ce renoncement à votre volonté vous donnera la paix du cœur. D'où vient en effet le trouble de l'esprit, sinon des contradictions à notre volonté qui nous viennent de Dieu ou des hommes ? Supprimez la volonté propre, et il n'y aura plus d'enfer : car c'est elle seule qui brûle en enfer, dit saint Bernard.

LE SILENCE. — Ensuite, épouse du Christ, de toutes les forces de votre âme et de votre corps, avec un soin jaloux, tâchez de maîtriser votre langue, sa malice, sa mobilité pleine de poison mortel : soyez comme une muette ; ne parlez que si l'on vous interroge, ou s'il le faut vraiment, et alors brièvement et à voix basse, et après sérieuse réflexion. Heureuse l'âme qui craint de dire des paroles inutiles ou oiseuses, comme un autre aurait horreur de blasphémer le Christ ou la sainte Vierge.

LA PRIÈRE. — Quant au zèle de la prière, laquelle donne de la solidité à tout l'assemblage des vertus, et même sans laquelle tout l'édifice spirituel tombe en

ruines, voici la méthode à suivre : priez fréquemment ; c'est-à-dire souvent, le jour et la nuit, agenouillez-vous à l'église ou ailleurs, suppliant Jésus-Christ avec une grande ferveur d'esprit, avec des gémissements et des soupirs<sup>1</sup>, d'embraser votre cœur du feu du Ciel, d'y graver profondément sa très amère et très douce Passion, et si fortement que, quoi que vous fassiez, en marche, debout, assise, mangeant ou buvant, tout ce que vous sentirez, verrez ou entendrez, vous apparaisse rougi du sang du Christ.

N'ayez pas le souci de dire beaucoup de paroles ou de psaumes : en semblable affaire, il ne faut que peu de mots, mais prononcés avec gravité et attention intérieure. Et même le mieux est de se contenter des seuls méditations, soupirs et gémissements<sup>2</sup> : car c'est en cela, épouse du Christ, qu'est toute votre sagesse, chercher à vous unir du plus fervent amour à votre très doux Époux ; c'est à cela que tend la pratique de toutes les autres vertus, abstinences, veilles, disciplines, silence, lecture, exercices de piété, solitude, obéissance ; en un mot, tout ce que vous faites, faites-le pour affermir au plus profond de votre cœur la sainteté de Jésus-Christ.

L'HUMILITÉ. — Mais il faut que vous sachiez que tous ces moyens seraient sans valeur si, avec la Vierge bénie, vous ne possédiez une humilité très profonde. Donc ayez sans cesse devant les yeux vos défauts passés et présents, et faites-vous constamment à vous-même de vifs reproches. S'il y a en vous quelques qualités, jetez-les derrière vous, et regardez-les comme venant, non de vos mérites ou de vos efforts, mais de la seule bonté de

---

<sup>1</sup> Il suffit et il vaut mieux qu'ils soient tout intérieurs : il s'agit ici de cette belle vertu qu'on appelle la componction, sentiment très vif de ses péchés, de son indignité, qui donne à la prière un accent de douleur et d'humilité.

<sup>2</sup> Une fois, bien entendu, acquittée la prière vocale de règle, office ou bréviaire.

Dieu. Il n'en faut pas plus, élue de Dieu, pour vous arrêter dans votre course, que de présumer de vous-même en quelque chose. Ne jugez personne ; ne vous irritez pas des défauts d'autrui ; ayez le cœur compatissant à tous ; songez toujours que vous feriez immédiatement tous les péchés si le Christ retirait sa main si peu que ce fût. Marchez en tremblant, toujours craintive, et disant à chaque instant : Jésus, aidez-moi. Heureuse l'âme qui ne cesse de craindre et de veiller, redoutant à chaque pas de tomber dans les filets de l'ennemi. C'est là la crainte qui procède de l'humilité, qui engendre l'humilité, et seule l'humilité échappe aux pièges de l'ennemi, comme il fut révélé à saint Antoine.

Mon cœur brûle, ô vierges consacrées, de vous montrer par des paroles plus ardentes, si le Christ me les inspirait, la voie des vertus chrétiennes. Certes c'est le monde entier que je voudrais réduire en l'esclavage de Jésus, mais je sens mon esprit enflammé d'une charité plus intense pour la formation des âmes qu'Il s'est choisies pour épouses. Car c'est Lui, je le sais bien, que vous cherchez ; qu'est-ce autre chose que son amour qui vous a poussées à écrire de si loin à un pauvre pécheur, qui désire cependant aimer Jésus-Christ, à Lui demander ses prières en promettant les vôtres, à Lui exposer vos peines et à réclamer une lettre de consolations ? C'est donc à votre charité que je réponds, comme vous m'en priez à genoux, en vous recevant toutes et chacune dans l'asile de mon cœur : ainsi si l'Époux céleste daigne venir à moi, je vous aurai tout près pour vous recommander à Lui. Puisse-t-Il vous remplir de sa sainte crainte et de son saint amour, et vous conduire finalement à la patrie du Ciel. — Ainsi soit-il.

LA COMMUNION SPIRITUELLE. — Quant à la profanation des choses divines où vous a entraînées une crainte déréglée, assurément le parti que vous avez

choisi n'était pas le bon : c'est une tout autre manière d'agir que la grande sainte Susanne a enseignée par ses paroles et ses exemples, et Dieu la délivra merveilleusement ; Il vous eût délivrées de même, car Il aide toujours ceux qui se confient en Lui. Mais puisque à chose faite il n'y a pas de conseil, il reste que vous recouriez au Christ en gémissant, Lui demandant pardon avec larmes. — Maintenant, que vous soyez suspendues des sacrements de l'Église ne vous enlève pas l'amour divin, si vous voulez être prudentes et suivre des avis sûrs : l'âme en effet peut, sans chant et sans bruit de paroles, trouver très pleinement Jésus-Christ. Vous savez ce que dit saint Augustin sur le sacrement de l'Eucharistie : Croyez, et vous avez mangé. Appliquez-vous donc avec ferveur à la méditation de la très douce Passion, et vous recevrez l'effet du sacrement<sup>1</sup>.

Écrit le samedi après la Pentecôte. — Jésus-Christ est mon amour. Jésus, gravez votre sainte Passion au cœur de vos servantes que j'aime comme des filles que vous m'avez données.

*Venez, colombe sans tache, venez dans les trous de la pierre, dans les fentes de la muraille* (Cant., II, 13 et 14).



---

<sup>1</sup> Tout ce paragraphe demande explication. À la suite de l'interdit jeté par le pape sur l'Empire, les Dominicaines de Colmar, mal conseillées et cédant aux menaces violentes des agents de Louis de Bavière, avaient continué à célébrer les offices et faire dire la messe dans leur chapelle ; leur erreur fut courte, mais elle leur valut des censures qui les privaient des sacrements. C'est alors qu'elles eurent recours à Venturin. — La sainte Suzanne dont il est ici parlé est une vierge romaine, martyrisée sous Dioclétien pour avoir, parce que chrétienne, refusé d'épouser un païen, malgré les menaces de l'empereur ; elle obtint par ses prières l'écroulement soudain d'une idole à laquelle on voulait l'obliger à sacrifier.

## VII

### DEUX QUESTIONS SUR L'HUMILITÉ

#### PREMIÈRE QUESTION

Pourquoi est-il si difficile d'atteindre à l'humilité, puisque son acte ne cause pas de souffrance sensible, et que toute notre condition proclame le peu que nous valons et le quasi rien que nous sommes ?

Ceci provient en général de trois causes :

1° De la difficulté propre à l'humilité, parce que plus une vertu est ardue et parfaite, plus elle est entre toutes autres inaccessible à nos forces, et plus il faut d'efforts pour s'y élever.

2° De l'élan puissant de son contraire et de l'attachement passionné que nous y avons : car l'amour-propre a des racines profondes dans la nature raisonnante, qui n'est pas pleine mais vide de Dieu, et par suite gonflée et remplie d'une vaine estime d'elle-même. — La grandeur de l'égalité, du commandement, et finalement de la supériorité, l'avantage de n'être soumis à personne ni gêné par l'autorité de personne, mais de suivre en tout sa volonté propre, se montrent à nous avec le caractère d'une prérogative divine, d'un pouvoir divin, et comme la gloire même de Dieu ; et alors, lorsque nous sommes imprégnés jusqu'à la moelle de la passion de l'orgueil, il est très difficile d'extirper les racines qu'elle a poussées en nous.

3° De ce que le fait d'être dédaigné présente une image effrayante de mort et d'anéantissement, qui en fait ressortir l'horreur : l'homme redoute avec effroi,

comme son propre anéantissement, de ne pas se sentir, lui homme, exister et vivre dans l'esprit des autres, estimé par eux, et grandement ; il veut se sentir vivre pour lui autant que le permettent les circonstances, et être honoré et traité comme quelqu'un de considérable et de haute valeur. Mais s'il arrive que cette estime ou cette renommée s'évanouisse ou soit amoindrie, en autant d'esprits elle vivait, en autant l'homme se sent mourir et tomber dans le néant ; au dédain où il tombe s'ajoutent l'unanimité dans l'indifférence, le mépris et même la répulsion, et cela, c'est en quelque sorte pire que le néant.

Voilà pourquoi la difficulté est si grande de supporter et d'aimer le dédain complet ou la perte de sa renommée, ou même une forte humiliation : c'est une espèce de mort totale, c'est un holocauste devant Dieu.

## DEUXIÈME QUESTION

Comment un homme peut-il se croire sincèrement inférieur à tous les autres, et plus vil ?

Il y a pour cela cinq moyens :

1° Comparez ce que vous avez en propre avec vos autres dons, en tant qu'ils sont en vous l'ouvrage de Dieu : ce n'est pas à vous qu'il appartient d'être sorti du néant, ni, dans la mesure où cela est possible, de retourner au néant ; mais ce qui vous est propre, ce sont vos péchés et tous vos défauts. Tous vos autres dons, dis-je, sont l'œuvre de Dieu, et même les principaux n'ont pas un caractère nécessaire de vie et de bien. — Si donc vous comparez ainsi ce qui est de vous et ce qui est de Dieu, vous vous trouverez inférieur à l'infini aux dons divins. Ce moyen est enseigné par saint Anselme.

2° Le second est indiqué par saint Augustin à propos de cette parole aux Philippiens (II, 3) : *Dans votre humilité, estimez-vous supérieurs mutuellement*. Voici ce qu'il dit : « Ceci ne doit pas être une croyance extérieure et

apparente, mais nous devons juger qu'il peut y avoir en autrui quelque chose de caché par quoi il nous est supérieur, même si le bien qui est en nous, et qui nous fait croire que nous sommes au-dessus des autres, n'est lui-même pas caché. »

Et voici ce que dit saint Ambroise au troisième livre de *La Virginité* : « Certains ont à l'extérieur de grandes qualités, mais à l'intérieur de moindres ; tandis que d'autres en ont peu au dehors, mais au dedans beaucoup de cachées qui valent mieux que les premières : ainsi quelqu'un de marié peut avoir le mérite du martyr et assez de vertu pour le souffrir, alors que quelqu'un de vierge ne l'aurait pas, ou pas aussi grande. »

Enfin saint Grégoire sur ce mot de Job : *Et même si j'ai la vertu de simplicité, mon âme ne le saura pas*, dit ceci : « Un homme doit toujours estimer ses dons et ses qualités inférieurs à ceux d'autrui. »

3° Le troisième moyen est d'avoir le sentiment très vif, et comme la saveur, de ses défauts ; par exemple celui qui a mal aux dents croit souffrir plus que personne, non pas que la raison lui montre sa souffrance plus grande que toute autre, mais parce qu'il la sent plus à fond et plus vivement qu'il ne sent celle d'autrui : ainsi doit-il en être dans le cas présent. Et c'est dans ce sens que saint Paul, vase d'élection et docteur des Gentils, déclare qu'il est le premier et le plus grand de tous les pécheurs.

4° Le quatrième moyen consiste à comparer ce que nous rendons à Dieu en retour des grâces qu'Il nous a faites, avec ce qu'un autre Lui rend pour celles qu'il a reçues, ou encore avec ce qu'il Lui rendrait s'il était comblé comme nous de tant de grâces, et si grandes. C'est ainsi que saint François se déclarait, et se croyait, le plus grand pécheur qui fût, estimant qu'il n'était pas un ribaud qui n'eût été plus reconnaissant à Dieu que

lui, s'il avait été gratifié des immenses bienfaits que lui-même avait reçus.

5° Enfin il faut considérer les jugements de Dieu et notre inconstance. Saint Grégoire (*Morales*, 25), sur ce passage de Job : *Dieu en brisera un très grand nombre et en fera tenir d'autres*, dit ceci : « Il arrive souvent que ceux qui paraissent debout au jugement des hommes, déjà sont par terre aux yeux de Dieu, et qu'au contraire ceux qui ici-bas paraissent à terre, aux yeux de Dieu sont debout. » Puis il cite l'exemple de Judas tombant du rang d'Apôtre, et du larron suspendu à la croix, et il ajoute ce mot de l'Apocalypse : *Tenez bien ce que vous avez, pour qu'un autre ne reçoive pas votre couronne*, et celui de l'Apôtre : *Que celui qui se croit solide prenne garde de tomber*. C'est encore le même sujet qu'il touche dans cette phrase : « Peut-être ceux que nous dédaignons sont-ils capables de commencer tardivement, et de nous dépasser par la ferveur de leur zèle. »



## VIII

### TRAITÉ DU PROGRÈS SPIRITUEL

Je suis très heureux de ce que vous avez entrepris pour l'honneur de Dieu, et je souhaite, non seulement que vous persévériez, mais encore que vous ne cessiez de monter grâce à une pratique plus parfaite des vertus, au moins que vous en ayez un vif désir. Aussi je vous envoie quelques raisons capables de stimuler votre générosité, et de vous pousser, dans toutes les vertus, à une perfection plus haute que celle où vous commencez d'atteindre ou pouvez prétendre par vos propres forces.

Ces motifs de tendre à la sainteté, je me contente, sans les expliquer, de les toucher brièvement, afin de vous apprendre à trouver en peu de mots la matière d'une méditation plus développée. Maintenant, sachez que, pour en tirer profit, il ne suffit pas de les considérer par l'intelligence, mais il importe de former des affections qui poussent votre volonté à en suivre les inspirations. Pour me faire mieux comprendre, je mentionnerai brièvement quels sentiments et quelles affections l'âme doit disposer en elle, si elle veut donner à ces réflexions toute leur efficacité.

1. LA GRANDEUR ET LA BONTÉ DE DIEU. — Si vous considérez combien Dieu est digne d'amour et d'honneur en raison de sa bonté, de sa sagesse, et de ses autres admirables perfections, qui sont sans bornes et sans fin, ce que vous avez cru faire de bien et de grand pour la gloire de Dieu et d'après sa volonté, vous paraîtra minime, et même rien, au regard de ce que demanderait la majesté divine. — Je mets cette raison en premier, car

dans toutes nos actions nous devons avoir en vue principalement l'honneur, le respect et l'amour dus à Dieu, puisqu'Il est, en Lui-même, digne d'être aimé et honoré par toutes les créatures.

Cette considération n'a sa force que dans l'âme ayant assez d'élévation spirituelle pour contempler et sentir l'excellence, la perfection, la majesté de Dieu ; car alors tous ses efforts tendent à rendre à Dieu amour et hommage en raison de sa dignité.

2. LES SOUFFRANCES DE JÉSUS-CHRIST. — Réfléchissez aux mépris, aux outrages, aux privations, aux douleurs, aux souffrances soutenues par le Fils de Dieu par amour pour vous afin que vous puissiez l'aimer et l'honorer ; vous comprendrez que c'est bien peu de chose ce que vous avez fait pour l'amour et la gloire de Notre-Seigneur, en comparaison de ce que vous devriez faire. — Cette raison est plus haute et plus parfaite qu'aucune des suivantes : c'est pourquoi je la mets en second.

Mais l'âme n'en tire profit que si, animée d'une dévotion venant du cœur, elle sent en esprit la charité et la bonté que le Fils de Dieu nous a montrées dans sa Passion subie pour nous ; alors elle se mettra à désirer de toutes ses forces offrir quelque chose à Dieu en retour de tant de bonté.

3. LA PERFECTION DE LA CHARITÉ. — Songez à l'innocence, à la perfection qui devrait être vôtre d'après l'ordre divin, puisque, en vous commandant d'aimer Dieu de tout votre cœur, et de toute votre âme, et de toutes vos forces, il vous impose de vivre sans aucun vice, sans aucune faute, dans la pratique entière de toutes les vertus : alors vous verrez clairement votre faiblesse et à quelle distance vous êtes de l'innocence et de la perfection en question.

Cette raison frappera seulement l'âme qui comprendra la sublimité de la perfection que Dieu demande aux

hommes en leur donnant le précepte de la charité. Alors, en vue d'accomplir la volonté et le commandement de Dieu, elle devra se munir d'une énergie qui s'efforce sans relâche d'atteindre à cette hauteur.

4. LES BIENFAITS DE DIEU. — Méditez sur l'abondance et la magnificence des bienfaits de Dieu, sur les grâces tant corporelles que spirituelles accordées à vous et aux autres, et combien gratuitement : vous constaterez que ce que vous faites et pouvez faire pour Dieu n'est rien en regard de ses bienfaits et de ses grâces, surtout si vous considérez sa libéralité et sa bonté.

Mais pour cela il faut pénétrer son esprit et son cœur de l'excellence des dons divins et de la faveur toute gratuite qui les répand, puis s'efforcer de proportionner aux bienfaits reçus le service dû à Dieu.

5. LE BONHEUR DU CIEL. — Si vous songez combien haute et splendide est la récompense, la gloire promise et préparée à ceux qui pratiquent la vertu pour l'honneur de Dieu, et qui sera d'autant plus large que les œuvres auront été plus vertueuses et plus considérables, vous saurez pour autant que votre mérite n'est rien en comparaison de tant de gloire et vous voudrez faire davantage.

Cette pensée, pour produire tout son effet, demande que l'âme ait en haute estime et en fervent amour la gloire promise au Paradis, avec la ferme croyance qu'on y arrive par la pratique des vertus : ainsi elle s'anime à y tendre par ce moyen.

6. LA BEAUTÉ DE LA VERTU. — Voyez d'une part la beauté, la générosité qu'il y a dans les vertus et la noblesse qu'elles confèrent à l'âme ; d'autre part ce qu'il y a de dégradant et d'intéressé dans les vices et les péchés : vous ferez plus d'efforts, si vous êtes sage, pour progresser dans les premières, et éviter soigneusement les seconds.

Mais pour que ce motif fasse impression sur l'âme, il faut qu'elle ait en horreur et en abomination tous les vices et les péchés, qu'elle mette ses complaisances et son attachement dans la perfection des vertus et dans la grâce de Dieu, enfin qu'elle trouve son bonheur dans les transports de la charité et sur les hauteurs.

7. L'EXEMPLE DES SAINTS. — Regardez à quelle hauteur de perfection sont montés les saints Pères, que de vertus ils ont pratiquées, quelle sainteté ils ont atteinte, et constatez l'imperfection et les lacunes de votre vie et de vos œuvres.

Pour tirer parti de cette considération, il faut tenir en haute estime la vie des Saints, et avoir le désir de les imiter. Je parle surtout des plus parfaits, en particulier la Vierge, saint Dominique, saint Pierre Martyr, saint Thomas d'Aquin, et autres.

8. LA LAIDEUR DU PÉCHÉ. — Considérez le nombre et la gravité de vos offenses envers Dieu : toutes vos œuvres, si excellentes soient-elles, n'ont pas une valeur qui suffise à acquitter votre dette et à satisfaire à la justice divine.

Ce motif n'aura toute sa force que si vous augmentez plutôt à vos yeux la gravité de vos fautes et de l'offense faite à Dieu, et si vous avez la volonté énergique de satisfaire à la justice divine par des actions vertueuses.

9. LE DANGER DE LA TENTATION. — Leur diversité, et le péril où nous mettent les tentations de la chair, du monde, du démon, doivent vous engager à vous munir de plus de fermeté et de plus d'élévation que jamais dans la pratique des vertus, afin de vous assurer une résistance plus facile.

Pour donner à ce motif toute sa valeur, pesez d'une part la gravité du danger auquel vous exposent les tentations, d'autre part votre propre faiblesse ; puis,

appliquez-vous à fuir les occasions de péché, et réfugiez-vous dans le port très sûr de la grâce de Dieu.

10. LE JUGEMENT DE DIEU. — Il sera rigoureux, ce jugement final. En songeant avec quel bagage de bonnes œuvres, et quelle satisfaction pour vos péchés, il faudrait l'aborder, voyez combien peu vous avez fait, ou même rien, de ce que vous auriez dû faire.

Mais pour donner à cette pensée toute sa portée, il faut une âme qui reconnaisse ses fautes, et ressente au fond d'elle-même la crainte de la sentence qui sera prononcée contre les pécheurs n'ayant pas fait pénitence.

11. LA MORT. — Méditez sur la brièveté de votre vie et sur la fatalité de votre mort ; or après celle-ci, vous n'aurez plus loisir, n'en doutez pas, d'acquérir des mérites et de faire pénitence. Voyez comme vous devez vous mettre, avec plus de cœur et de zèle que jamais, à remplir votre vie de bonnes œuvres et de pénitences.

Deux conditions donnent à cette pensée sa pleine valeur : la crainte de la mort, la ferme résolution de faire des œuvres méritoires.

12. LA NÉCESSITÉ DU PROGRÈS. — Remarquez que si, ayant commencé à bien vivre, vous vous arrêtez à un degré quelconque de perfection sans le désir et le zèle de monter plus haut, ce ne peut être que par un fond de présomption et d'orgueil satisfait de vos premiers pas, qui inclut une grande tiédeur. Or là où ces deux maux se rencontrent, ils exposent à un danger considérable de tomber en maint vice spirituel. Je ne doute pas que, si vous tenez à en être à l'abri, vous vous efforcerez, si haut que vous ait porté votre début, de vous élever à une vie encore plus sainte et plus parfaite.

Pour bien apprécier ceci il faut : 1° sentir et comprendre qu'un début sans effort sérieux, sans désir d'une perfection plus haute, conduit aux vices d'orgueil et de présomption, et expose à de grands maux ; 2° vouloir énergiquement échapper à ce danger et à ces vices.

13. LE CHÂTIMENT DE LA PRÉSOMPTION. — Réfléchissez aux impénétrables jugements de Dieu sur certains qui avaient persévéré longtemps dans une grande sainteté et une haute perfection, et que Dieu abandonna à cause de vices dont ils ne se croyaient pas atteints. Sans aucun doute, si haut que vous soyez parvenu, chaque jour vous élèverez encore vos sentiments et vos intentions, évitant de plus en plus jalousement tout défaut ; visant à la perfection et à une sainteté complète ; redoutant qu'il n'y ait en vous quelque vice caché qui vous mérite l'abandon de Dieu.

Pour tirer tout le fruit de cette considération, il faut avoir un très grand souci de son salut, avec la crainte de perdre l'amitié de Dieu.

14. LES PEINES DE L'ENFER. — Méditez sur les supplices des damnés en enfer : ce sont ceux qui attendent tous les pécheurs. Je m'assure que vous trouverez bien légère toute peine, toute humiliation, et la pauvreté, et les injures, et le travail que vous pourrez avoir à supporter pour Dieu en cette vie, si tout cela doit vous épargner ces supplices ; et que, par crainte d'y tomber, vous ne cesserez de tendre de toutes vos forces à une vie plus haute et plus parfaite.

Vous deviendrez meilleur par cette crainte salutaire ; mais comprenez bien que vos péchés vous ont mérité l'enfer, et que pour y échapper, vous devez préférer satisfaire ici-bas.

Remarquez que la conclusion de chacune de ces considérations doit consister en deux choses : le sentiment de votre imperfection et de votre néant ; puis le désir, accompagné d'un effort sérieux, de vous élever à une vie plus sainte ; mais de telle sorte que le sentiment de votre imperfection n'aille pas sans le désir de plus de sainteté, et que vos progrès ne vous fassent jamais perdre le sentiment de votre néant.



## TABLE DES MATIÈRES

<u>Vie de Venturin de Bergame</u> .....	4
<u>Informations sur les textes présentés</u> .....	10
I. <u>Traité sur l'Esprit-Saint</u> .....	12
Conditions pour recevoir ses consolations .....	12
Les signes de sa présence .....	13
Le feu du Ciel .....	14
Les cendres du feu du Ciel .....	16
L'entretien du feu céleste .....	16
Le char de feu .....	19
II. <u>Les dix cordes de la harpe spirituelle</u> .....	20
L'humilité .....	20
La joie dans les épreuves .....	20
La pauvreté .....	21
L'abnégation .....	21
La bonté .....	21
L'indulgence .....	22
La sollicitude pour le prochain .....	22
Dieu avant tout .....	22
La présence de Dieu .....	22
Reconnaissance et pieux désirs .....	23
III. <u>Conseils sur la persévérance et les vertus</u> .....	24
L'humilité .....	24
Les austérités corporelles .....	26
Le silence .....	27
Les distractions dans la prière .....	28
L'examen de conscience .....	30
Où les âmes se rencontrent .....	30
L'écorce, la moelle, l'épi, le grain .....	31
Difficultés dans la vie commune .....	32
La lecture méditée .....	33
IV. <u>Les six vêtements de l'épouse du Christ</u> .....	35
La beauté intérieure .....	36
Les six vêtements .....	37

Le manteau qui couvre les six robes .....	38
<b>V. <u>Trois dangers, trois désirs, trois sujets de méditation</u></b> .....	40
<b>VI. <u>Cinq moyens pour trouver l'amour divin</u></b> .....	43
La douceur de l'amour de Jésus .....	43
La pauvreté .....	44
L'obéissance .....	46
Le silence .....	46
La prière .....	46
L'humilité .....	47
La communion spirituelle .....	48
<b>VII. <u>Deux questions sur l'humilité</u></b> .....	50
Pourquoi est-il si difficile d'être humble ? .....	50
Peut-on arriver à se croire le dernier de tous ? .....	51
<b>VIII. <u>Traité du progrès spirituel</u></b> .....	54
Méditer sur :	
La grandeur et la bonté de Dieu .....	54
Les souffrances de Jésus-Christ .....	55
La perfection de la charité .....	55
Les bienfaits de Dieu .....	56
Le bonheur du Ciel .....	56
La beauté de la vertu .....	56
L'exemple des Saints .....	57
La laideur du péché .....	57
Le danger de la tentation .....	57
Le jugement de Dieu .....	58
La mort .....	58
La nécessité du progrès .....	58
Le châtimement de la présomption .....	59
Les peines de l'enfer .....	59





## CONSEILS SPIRITUELS

Le dominicain italien Venturin de Bergame (1304-1346) est une des étonnantes figures religieuses du XIV<sup>e</sup> siècle. Très grand prédicateur, favorisé du don des miracles, il exerça sur les foules une influence extraordinaire au point qu'il était parfois suivi de milliers d'auditeurs enthousiastes. Il a laissé des œuvres spirituelles pleines d'intérêt dont le présent volume propose une sélection. Rédigés sous la forme épistolaire, ces traités, courts, simples, lumineux, accessibles aux plus humbles et utiles aux plus instruits, contiennent, pour tous les états de vie, des conseils dont le prix réside en ceci, qu'ils livrent l'expérience intime d'une âme épurée par l'épreuve et que l'on sent très proche de Dieu. On ne peut les lire sans admirer la profonde humilité de leur auteur, la douceur et la sagesse de ses avis, la sublimité de sa doctrine et tous les caractères d'un homme, qui, toujours conduit par l'Esprit Saint, parle de l'abondance d'un cœur rempli de charité et fait aimer les vérités qu'il énonce parce qu'il les a pratiquées avant de les proposer.

PDF GRATUIT

Reconquista Press

[www.reconquistapress.com](http://www.reconquistapress.com)

